

S

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

ROSSINI.

BRUXELLES. — TYP. DE P.-A. PARYS,
Rue de Laeken, 48.

E. M. OETTINGER.

ROSSINI

L'HOMME ET L'ARTISTE,

traduit de l'allemand

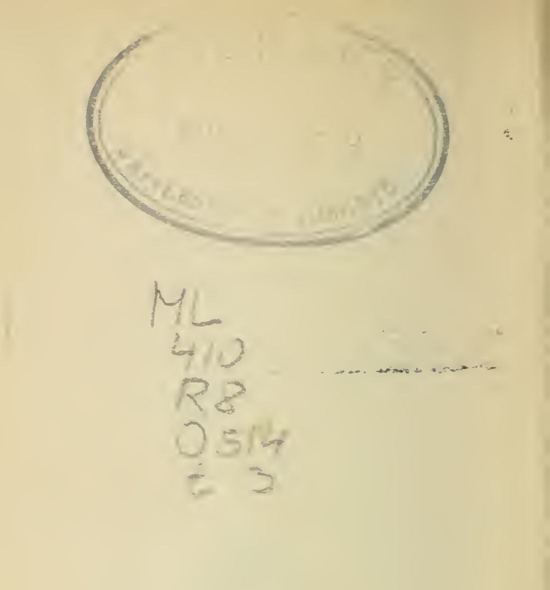
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

par P. Royer.

TOME III.



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, Impasse du Parc, 2.
1858.



I

De Rome Rossini se rendit à Milan. Son arrivée dans la capitale du royaume Lombard-Vénitien fut un événement qui mit en émoi l'innombrable légion des dilettanti des deux sexes. Alors régnait à Milan un culte nouveau, pour lequel un spirituel écrivain français inventa le nom de *Rossinolâtrie*. Les femmes qui, en Italie comme partout ailleurs, ont l'excusable faiblesse de se sentir irrésistiblement entraînées vers

quiconque excite l'attention, se livrèrent envers le — *Dio della musica* — à une véritable idolâtrie païenne. Elles adoraient en lui un nouveau Messie, un second Adonis; lui prodiguaient leur encens et lui accordaient spontanément les faveurs les plus précieuses. L'auteur d'*Otello*, enivré par la beauté des femmes lombardes, enorgueilli par leurs brillants hommages, se précipita aveuglément dans un océan d'aventures galantes. Chaque jour il nouait une nouvelle et charmante amourette, plus ou moins coûteuse, avec des femmes de tous les rangs. Il vécut ainsi quatre beaux et heureux mois, qui s'évanouirent aussi vite que la félicité d'une première nuit de noces, que l'illusion d'un songe d'une nuit d'été. Notre maestro mena dans cette ville une délicieuse existence de Casanova, tuant son temps et son argent dans les plaisirs et les voluptés.

Il s'ensuivit qu'un énorme vide ne tarda pas à se faire dans sa bourse. Au bout du deuxième mois, l'idole fêtée des dilettanti, le Messie des dames milanaises, avait déjà un nombre infini de petites obligations,

vulgairement appelées dettes. Nous prions le lecteur de ne point réprimander notre aimable ami à ce sujet. Rossini était un génie, et quel est le génie qui n'a jamais eu de dettes? Sheridan, l'un des plus charmants poëtes de l'Angleterre; Sheridan, qui comptait autant de créanciers qu'il y a de lettres dans un numéro du *Times,* ne pouvait se figurer un génie sans dettes. C'est également notre avis. Enumérer tous les hommes illustres morts insolvables dans les prisons, est une tâche impossible! Il nous serait facile d'écrire un in-folio sur les artistes fameux qui ont été endettés jusqu'au dessus des oreilles. Rappelons Sacchini. Nous avons raconté que, malgré les dix mille francs qui lui étaient payés pour chaque opéra nouveau, il ne put jamais s'acquitter envers ses créanciers. Le célèbre peintre Raphaël Mengs, après avoir gagné au delà de cent quatre-vingt mille thalers (712,500 francs) dans un court espace de temps, avait laissé à sa mort tant de dettes et si peu d'argent, que les frais de ses funérailles furent à peine couverts. Walter Scott qui, pour chaque feuille de ses ou-

vrages, avait reçu cent livres sterling d'honoraires, était criblé de dettes vers la fin de sa vie. — Mais qu'est-ce que le souci causé par des dettes considérables en regard du supplice auquel on est condamné par une petite dette? Nous ne citerons que deux exemples. L'abbé Casti, l'auteur de plusieurs livrets d'opéras dont nous avons parlé précédemment, avait le malheur de devoir à un débitant de limonade de Rome la somme prodigieuse de trois *giuli* — un peu plus qu'un franc ! ! — Le grossier, le barbare, l'inexorable Manichéen tourmenta le pauvre poëte au point que celui-ci versifia toutes les injures qu'il eut à supporter de son créancier, dans une série de sonnets au nombre de deux cents, dont il publia plus tard le recueil. Nous devons supposer que jamais M. l'abbé ne fut en état de satisfaire son bourreau, car même dans le deux-centième de ses sonnets il n'est aucunement fait mention que le poëte ait soldé sa dette. Les muses, paraît-il, prirent enfin pitié de lui. Le limonadier fut frappé... d'apoplexie et il mourut avant l'abbé. — Gotthold Ephraïm

Lessing, pour se débarrasser d'une dette insignifiante qui lui occasionnait mille persécutions, écrivit un de ses chefs-d'œuvre *Emilia Galotti*. Preuve que les dettes ont aussi leur bon côté. Sans doute maint auteur moderne a plus de dettes que de cheveux sur la tête, et nonobstant il ne compose pas une *Emilia Galotti*. Mais cela dépend-il du débiteur ou du créancier? C'est ce que nous ne rechercherons pas. Nous aimons mieux retourner au héros de notre histoire.

Parmi les nombreux créanciers de Rossini se trouvait un marchand de comestibles milanais, qui vendait les huîtres les plus fraîches, les homards les plus fins, les poissons de mer les plus délicats, et d'autres friandises délicieuses mais très-chères. Depuis des années le maestro lui devait un compte de plus de neuf cents *lire* (765 francs). Le marchand, admirateur forcené de la musique de Rossini, ne lui avait jamais réclamé cette somme, parce qu'il se sentait honoré et flatté de pouvoir inscrire sur la liste de ses débiteurs le nom de l'homme qui avait composé le *Barbier de*

Séville. Il s'estimait heureux, lorsque l'auteur d'*Otello,* savourant des huîtres et conviant tantôt l'un tantôt l'autre, s'entretenait avec lui de l'excellence de ses denrées, et lorsque, en s'en allant, il lui frappait sur l'épaule ou lui serrait la main. Personne alors n'était plus fier que le marchand d'huîtres qui, déjà passablement âgé, se nommait Bartolo comme le tuteur de Rosine. Souvent par plaisanterie le maestro l'appelait *docteur,* et parfois aussi, en guise de variante, maître *Leblanc,* à cause de ses cheveux blancs comme neige. Il l'avait connu antérieurement à Naples, et une partie de sa dette remontait à l'époque où Bartolo était encore établi sur le môle dans la capitale du royaume des Deux-Siciles.

— Ce n'est que par amitié pour toi, lui répéta, un matin, le *Cygne de Pesaro,* que j'ai donné le nom de Bartolo au vieux docteur dans le *Barbier de Séville.*

— Si j'étais, comme lui, le tuteur d'une aussi jolie Rosine, je la céderais avec le plus grand plaisir à mon très-honorable ami Almaviva-Rossini.

— Garde ta Rosine pour toi et aban-

donne-moi plutôt tes huîtres, répondit notre gourmet; et il commanda préalablement une centaine de ces mollusques.

Les huîtres étaient la passion principale de Joachim et en même temps les muses supplémentaires qui l'inspiraient pour composer, lorsque les autres lui faisaient défaut. Il disait un jour à David :

— L'huître ressemble à la manne céleste qui, selon les plus savants rabbins, possédait la propriété de paraître toujours un aliment nouveau et de prendre le goût que l'on désirait. Un déjeuner sans huîtres est un diner sans macaroni, une nuit sans clair de lune. *Diem perdidi!* tel est le cri que ma poitrine exhale, quand je passe un jour sans huîtres et sans macaroni.

La bouche était l'idole à laquelle il semblait capable de tout sacrifier — même l'argent qu'il aimait par-dessus tout. Une fois, il fut sur le point d'échanger un brillant engagement pour Naples contre un autre moins avantageux pour le théâtre Fenice de Venise, et cela par cet unique motif, qu'il voulait vivre auprès du parc aux huîtres de l'ancienne cité des doges,

lequel, après celui de Trieste, est le meilleur de toute l'Italie.

Dix jours après ce déjeuner, Rossini reçut une assignation judiciaire. Il ouvrit le papier, le lut et devint furieux.

— Est-ce que ce Bartolo est fou ? s'écria le maestro. Hier encore cet abominable cafard m'accablait des plus chaudes protestations d'amitié, et aujourd'hui je me vois assigné par lui, assigné pour une bagatelle de neuf cent soixante et dix-huit lire — la somme avait depuis lors atteint ce chiffre. M'assigner, moi, l'auteur du *Barbier de Séville*, d'*Otello* et de *Cendrillon;* moi, qui d'un seul mot pourrais déterminer l'impresario de la Scala à payer mon compte sur-le-champ ! Mais, non, je ne ferai pas cela ; ma fierté me défend d'avoir recours à cet homme, et mieux vaut dix fois rester le débiteur de ce maudit Judas de marchand d'huitres, que d'être redevable du plus léger service à l'orgueilleux et riche impresario de Milan... Comment me tirer de là ? Ce n'est pas le payement qui m'inquiète, car le procès durera tout au moins quatre à cinq semaines, et d'ici là le bon Dieu m'en-

verra un sac d'argent ou — ce qui est la même chose — un nouveau poëme d'opéra. Mais en attendant où me régalerai-je d'aussi délicieuses huîtres, d'aussi divins poissons? Impossible d'aller chez ce pharisien, qui veut me crucifier, et de lui demander du répit, moi Joachim Rossini, fils unique de la plus belle et de la meilleure des mères de toute l'Italie! Plutôt me nourrir pendant huit jours de pain et d'eau... Non, que le père tout-puissant et la sainte mère de Dieu daignent me préserver de cette calamité, car je ne saurais vivre sans huîtres... pas plus que l'abeille sans fleurs. Elle puise le miel dans les calices : moi, je puise la musique dans les écailles. Je le vois bien, il ne me reste d'autre ressource que de me remettre au travail et de créer un nouvel opéra. Allons au café. Peut-être y rencontrerai-je un faiseur de libretti. Un royaume pour un libretto! s'écria maître Joachim, et il courut au café le plus proche.

Il y trouva une de ses connaissances, le poëte Gherardini, qui jouait au billard avec un ami.

— Quel bonheur que tu sois ici! dit-il au poëte en le tirant vivement à l'écart.

— Qu'y a-t-il? Tu es pâle et défait... qu'est-il donc arrivé?

— Comprends-tu cette insolence... Bartolo m'a assigné en justice...

— Le tuteur de Rosine? demanda Gherardini en badinant.

— Non, le maudit *Leblanc*, à qui je dois neuf cent soixante et dix-huit misérables lire pour les huitres dont tu as mangé ta bonne part. Il s'agit à présent de remédier au mal. Il y a trois semaines, tu m'as promis un livret. Il faut qu'il soit achevé après demain, comique ou tragique, bon ou mauvais, cela m'est égal, pourvu que ce soit une pièce, qu'elle ait trois actes et qu'elle remplisse toute la soirée. Mon cerveau brûle, les mélodies y affluent, et je me sens capable de mettre l'univers entier en musique. Va, va, mon ami; rentre chez toi... nous n'avons pas une minute à perdre!

— On a bien raison de dire que le diable en personne ne saurait expliquer tes caprices. Pendant des mois entiers tu te livres à la fainéantise, sans que rien au

monde puisse te résoudre à travailler... alors le meilleur poëme n'est pas assez bon pour toi, alors tu hésites et tu censures, tu demandes tantôt un changement, tantôt un autre, et tu jettes le manuscrit dans un coin pour t'abandonner de nouveau au *dolce far niente*. Et puis, voilà que tout à coup il te prend une rage, une sorte de faim canine, qui te pousse à composer... alors tu t'empares du plus détestable livret et les notes coulent de ta plume comme d'une source...

— Mon ami, mon cher ami, point de morale, dans ce moment surtout où je ne te demande pas autre chose qu'un misérable poëme. Hâte-toi de m'en bâcler un, sinon je t'assomme, sinon je t'étrangle, aussi vrai que je me nomme Joachim et que je dois neuf cent soixante et dix-huit lire à cet infernal Judas pour ses détestables huîtres...

— Allons, demain soir je t'apporterai un livret...

— A la bonne heure!.. maintenant va-t-'en bien vite chez toi.

— Mais avant tu me permettras de boire ma tasse de café et d'achever ma partie.

— Non, je ne te le permettrai point, réplique Rossini d'un ton moitié riant moitié sérieux. Les affaires avant tout! Va, mon cher Oreste! Pour te montrer qu'il tient aussi à t'obliger, ton Pylade continuera ta partie et — s'il le faut — il boira même ton café.

— Oh! quant à ceci, je peux le faire moi-même, répondit Gherardini, et entraîné par l'éloquence de son ami, il lui mit sa queue dans la main, vida sa tasse de café d'un trait, prit vivement son chapeau, dit à Rossini : Tu payeras pour moi, et regagna sa demeure.

— Où en est la partie? demanda le maestro.

— Trente à trente-deux! cria le marqueur.

— Qui a trente-deux?

— Moi, fit la basse Galli.

— Et à qui est-ce à jouer?

— A toi!

— En ce cas tu as perdu, mon cher, reprit Rossini et... il termina la partie d'un seul coup.

Arrivé dans son logement, Gherardini

ouvrit à la hâte un vaste tiroir, rempli d'une foule de pièces de théâtre françaises, entassées pêle-mêle, et il en tira la première brochure venue qui lui tomba sous la main. Il voulait laisser au hasard le choix du sujet. Il tomba sur un mélodrame en trois actes, la *Pie voleuse,* de Daubigny et Caigniez.

— Ma foi, pas trop mal réussi ! dit l'expéditif fabricant de livrets, et il se mit immédiatement *à l'ouvrage,* selon l'expression habituelle de ces gens, qui font de la poésie un métier et trafiquent avec leur muse mercenaire.

Vingt-quatre heures plus tard, le poëte remit au compositeur la pièce remaniée de la *Gazza ladra.*

Le même soir, Rossini commença courageusement sa musique, sans tenir compte de la pauvreté des paroles. Pour s'inspirer, il avait bu préalablement une couple de tasses de café noir que — selon sa coutume — il préparait presque toujours lui-même. A cette époque, il buvait cette liqueur aussi noire, aussi douce et aussi chaude que possible. Il suivait ainsi l'axiome de

M. de Talleyrand qui prétendait que le café devait être noir comme le diable, chaud comme l'enfer et doux comme l'amour.

Ce serait une erreur de croire que Rossini est le seul artiste pour qui la tasse de café est l'Hippocrène d'où il tire ses inspirations. Le grand Schiller avait l'habitude de puiser à la même source pour s'enflammer. Balzac aussi ne sentait sa verve s'allumer qu'après avoir vidé six à huit tasses du café le plus fort. Ensuite il répandait sur le papier les pensées les plus ingénieuses, aussi facilement que Rossini composait — autrefois ! — les plus admirables mélodies.

Le café noir est en effet la locomotive de l'esprit, et Joseph Berchoux n'a pas tort quand il chante ainsi la liqueur de moka ;

« On dit que du poëte elle sert le génie ;
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois ré-
[chauffé,
A dû de meilleurs vers au parfum du café :
Il peut du philosophe égayer les systèmes,
Rendre aimables, badins, les géomètres
[mêmes.

. . . .

Il déride le front de ce savant austère,
Amoureux de la langue et du pays d'Homère,
Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses
[succès,
Se dédommage ainsi d'être un sot en français.

. . . .

Le lendemain matin — au moment où dix heures sonnent — nous trouvons le maestro encore dans son lit. Il tient à la main une feuille de papier et un crayon; il travaille à la *Pie voleuse*.

— Le pitoyable poëme! s'écrie-t-il, mais pressé comme je le suis, où en déterrer un meilleur? Dans ma prière à Dieu je ne dis pas comme tout autre pieux chrétien : Seigneur! donnez-nous aujourd'hui notre pain! — Je dis: Seigneur! donnez-nous aujourd'hui un bon poëme! — le pain viendra ensuite de lui-même. Mais que le ciel préserve le plus mortel de mes ennemis d'un pareil livret! Avec ce poëme c'eût été pour Gherardini un jeu d'enfant, que de chasser Adam et Eve du paradis. Toute l'action roule sur une cuiller volée. Et il faut que je mette une pareille, sottise en musique! Sainte mère de Dieu, envoyez-moi de la patience et... des huîtres!

Les huîtres lui rappelèrent son créancier.

— Le Saducéen, le Philistin, le Pharisien!... jura Rossini, et pendant ses imprécations il composa le premier air du Podestà :

L'amour te guette,
Jeune fillette,
L'amour ici
Te trouvera.
Et ma Ninette
S'attendrira...

La fierté de Ninette le fit songer à la rusée Colbrand qui jusque-là lui avait toujours tendu un doigt, mais jamais la main entière.

— C'est cela précisément, s'avouait-il, qui la rend piquante et adorable. Elle veut que dès mon arrivée à Naples je lui prépare encore une salade aux truffes. Ah! je comprends très-bien, une pareille salade aux truffes vaut souvent plus que son pesant d'or!

Les truffes le firent de nouveau souvenir de maître Leblanc et il se remit aussitôt à jurer :

— Le Barbare ! Le Hottentot ! Le Vandale ! Le Caraïbe ! L'Ostrogoth ! Le Cannibale !

Et plus il jurait, plus les mélodies coulaient vite sur le papier.

— L'hippopotame ! Le phoque ! Le crocodile !... Vraiment c'est à en perdre la tête ! voilà qu'il me faut mettre en musique un signalement. On n'a jamais vu pareille stupidité ! s'écria-t-il furieux. Et jetant le livret loin de lui, il sauta à demi nu hors de son lit.

Un malicieux démon amena dans le même moment un personnage de l'église, un corpulent prélat, vieux et fastidieux discoureur.

— Jésus, Marie, Joseph ! s'écria le vénérable ecclésiastique en se couvrant le visage des deux mains.

— *Monsignore,* pourquoi cette exclamation ? Est-ce que vous n'avez jamais vu une créature humaine dans le costume du paradis ? Examinez cette jambe, ce mollet, ce pied, ce bras, cette poitrine ; avouez que l'Apollon du Belvédère ne peut être mieux bâti que moi, et emportez la douce assu-

rance que vous avez vu le plus bel homme de son temps, le nouvel Antinoüs, dans le négligé le plus rigoureux.

Ce disant, Rossini courut au prélat pour l'embrasser.

Mais celui-ci ferma vivement les yeux en s'écriant : *Apage, Satanas!* et il se retira en toute hâte d'un air effrayé. Le maestro se prit à rire comme un faune.

— Bénis soient tous les saints de l'ancien et du nouveau calendrier, exclama-t-il, de ce que j'ai pu de cette façon me délivrer aussi vite de cet ennuyeux bavard, qui veut me convertir et faire de moi un dévot. S'il revient me visiter, je sais maintenant comment m'y prendre pour me débarrasser de sa présence. Le misérable hypocrite! S'enfuir ainsi devant un jeune dieu en chemise ! Toute plaisanterie à part — ajouta-t-il — les femmes n'ont pas tort de me trouver plus beau que bien d'autres! Et il grimpa sur une chaise pour se mirer dans une glace. Oui, je suis un charmant garçon, et si Canova était adroit, il me prierait de lui servir de modèle pour une statue d'Apollon ou de tout autre saint de

la mythologie romaine. Mais en voilà assez pour aujourd'hui ! Maintenant au travail !

Par travail, notre joyeux ami entendait, on le sait, ce que d'autres appellent flâner, badauder ou fainéanter. L'*Apollon de Pesaro* sauta en bas de son piédestal et revêtit un costume moins dangereux. Puis il alla se promener, entra ensuite dans un café et se rendit après cela chez celle de ses connaissances féminines dont la demeure était la plus rapprochée.

C'est ainsi qu'il employait son temps ; mais il ne se sentait pas tous les jours en humeur et en train de composer. Souvent il prenait son crayon et, au lieu de riantes mélodies, il griffonnait, sur une feuille de papier à musique encore vierge, de grimaçantes caricatures, car il possédait aussi un talent extraordinaire comme dessinateur, et s'il eût été infidèle à la musique, il eût pu devenir un grand peintre, un second Bamboccio. Un jour il reproduisit le monstrueux Barbaja en Grand Mogol de l'Opéra, entouré de tout le personnel féminin de son corps de ballet. Une citrouille formait la tête de l'impresario, et

chacune des voluptueuses odalisques avait une tête d'animal différente et éminemment caractéristique. Cette charge n'eût pas été désavouée par le roi des caricaturistes de notre époque, l'inimitable Grandville. Une autre fois il dessina la vieille lady Esther en poule d'Inde, avec des marabouts dans les cheveux et une robe à longue queue de velours, portée par le baronnet Habacuc et le défunt sir Barnabas, assommé à coups de poing. Les gentilshommes — l'un et l'autre d'une ressemblance frappante — la suivaient, sous la forme de deux singes cagneux, revêtus d'une affreuse livrée de jockey. Dans sa mauvaise humeur, il n'épargnait pas même la signora Colbrand. Un jour il la peignit sous les traits d'une oie qui se laissait faire la cour par un troupeau d'ânes, au milieu desquels le signor Barbaja était facile à reconnaître. Il n'oubliait pas non plus son ami, le pauvre marquis Tacconi. Une fois, il le représentait comme le gardien fantastique de cette oie malicieuse, tantôt comme un épouvantail placé devant le lit de la Colbrand, dont le rusé visage était remplacé par une tête

de renard. Mais le plus souvent son crayon baroque prenait plaisir à s'occuper du marchand d'huîtres Bartolo, du perfide Judas Iscariote qui avait osé l'assigner pour la pitoyable somme de neuf cent soixante et dix-huit lire. Tantôt il le dessinait avec une gueule de crocodile, tantôt avec un groin de sanglier.

Sur ces entrefaites, dix jours s'étaient écoulés. Le nouveau Bamboccio, encore dans son lit, composait un air sur le maudit signalement, lorsque, à sa grande surprise, il entendit frapper à la porte de sa chambre à coucher. Accoutumé à dormir, la serrure ouverte, il n'avait pas d'autre parti à prendre que de crier : Entrez. C'est ce qu'il fit. Et au même instant parut un huissier du tribunal, escorté de maître *Leblanc,* le susdit marchand d'huîtres Bartolo.

— Nous avons l'honneur de souhaiter très-humblement le *bonjour* à l'illustre compositeur d'un nombre infini d'opéras nouveaux, fit le messager de la justice avec une politesse plus qu'équivoque.

— Que désirez-vous, messieurs ? demanda Rossini.

— Nous venons toucher très-respectueusement, pour monsieur que voici, une légère bagatelle, la modique somme de neuf cent soixante et dix-huit lire, avec les intérêts échus depuis le jour de l'assignation...

— Mon très-aimable ami, je suis excessivement peiné d'être obligé de vous dire que, par hasard, je ne me trouve pas en fonds aujourd'hui.

— Je le regrette du fond du cœur, d'autant plus que j'ai reçu l'instruction, dans le cas où vous ne pourriez point payer cette vétille, de vous inviter bien poliment à me suivre à la prison pour dettes.

— Ah çà! mais vous voulez rire?

— Malheureusement il n'a pas été enjoint à votre très-humble serviteur de plaisanter. Faites-moi l'honneur de nous accompagner...

— Bartolo! s'écria Joachim décontenancé.

Le vieux marchand d'huîtres haussa les épaules.

— Docteur! répéta Rossini.

Bartolo baissa les yeux d'un air confus.

— Mon camarade, mon ami, maître *Leblanc*, est-ce que tout cela est vraiment sérieux? Tu veux me faire emprisonner, moi, le meilleur de tes clients, le plus fidèle adorateur de tes huîtres; tu veux me priver de la liberté, moi, le plus cher de tes amis?

— Seriez-vous disposé, demanda maître *Leblanc*, à échanger deux mots avec moi en tête-à-tête?

— Avec plaisir.

—En ce cas, je prie monsieur l'huissier de nous laisser seuls pendant cinq minutes.

L'homme au langage si poli se retira.

— C'est commettre une injustice criante à mon égard, reprit le brave et honnête Bartolo, que de me croire assez plat, pour vous avoir assigné dans l'unique intention de recevoir mon argent. Que vous me jugez mal, ô le plus grand homme de notre époque! J'étais fier, j'étais glorieux de pouvoir vous compter au nombre de mes débiteurs, et jamais je ne vous aurais réclamé une pareille bagatelle, si vous ne m'aviez pas si souvent, si profondément blessé...

— Moi... je t'ai blessé? Parle, Bartolo; comment cela?

— En traitant avec dédain, autrefois à Naples et actuellement ici, les petits épanchements de ma veine poétique. Mes huîtres, mes homards, mes poissons de mer ont de tout temps eu le bonheur de trouver grâce à vos yeux; mais jamais vous n'avez agréé mes vers. Cinquante fois, cent fois je vous avais prié, là-bas et ici, de mettre en musique une chanson, un couplet, rien qu'un quatrain de ma composition. Vous lisiez mes poésies, et puis vous vous mettiez à rire, en me renvoyant d'un jour à l'autre. On n'est que marchand d'huîtres, c'est vrai; mais on a aussi son amour-propre. Voilà ce qui m'a blessé... blessé au vif. Si ton ami Rossini, me disais-je, avait seulement pour toi la moitié de l'estime qu'il a pour tes comestibles, depuis longtemps déjà il t'aurait fait le plaisir de réaliser ton vœu le plus cher, le plus ardent. Signor, mon ami mon dieu, voici un couplet, un couplet de quatre petits vers. Daignez les mettre en musique et les introduire dans un de vos nouveaux opéras; dès lors vous pourrez

considérer ma créance comme acquittée, et je resterai moi-même votre éternel débiteur. Vous êtes un passionné mangeur d'huîtres. Je m'engagerai par écrit à vous en fournir gratis cent par jour, aussi longtemps qu'il y en aura et que vous demeurerez à Milan, si vous consentez à me faire l'amitié de composer un air sur ce petit quatrain...

— Parbleu ! voilà qui est original ! donne-moi tes vers !

— Vous voulez les lire? demanda le marchand d'huîtres, dont les yeux s'illuminèrent.

— Je veux les lire, et si cela peut t'être agréable, y adapter un air à l'instant même.

— Vous me rendez le plus heureux des mortels, l'homme le plus fortuné de tout Milan! s'écria Bartolo, en tirant le quatrain de son portefeuille et le présentant à son illustre ami.

— Il y a là, sur la cheminée, une feuille de papier à musique intacte et un crayon. Passe-les-moi. Dans cinq minutes ton désir sera rempli.

— Puis-je entrer? demanda l'huissier en frappant à la porte.

— Pas encore, pas encore! cria notre maniaque hors de lui. Je suis ivre de bonheur. Avec des huîtres et des poissons on n'arrive pas à la postérité; mais un couplet, que mon grand, mon immortel ami Joachim Rossini a mis en musique, est éternel. Si les anges, qui sonnent de la trompette dans le ciel, ont du goût, que pourraient-ils jouer et chanter de plus beau, que les morceaux des opéras de Rossini, qui doivent émerveiller le bon Dieu lui-même. Je tremble, je frissonne de joie! L'auteur du *Barbier de Séville* compose un chant sur mes vers! sachez-le, poètes; sachez-le, dieux de l'olympe, et jalousez-moi!

— Voilà qui est fait! s'écria le *dio della musica*.

Et sautant en bas de son lit, il passa sa robe de chambre et s'assit au piano.

— Maintenant écoute, et dis-moi si cela te plaît. Ouvre les oreilles, docteur, ajouta Joachim et il chanta l'air qu'il venait d'improviser :

Ninette, oui d'un amour fidèle,
Garant de mon bonheur,
Tu donnes à mon cœur
Une preuve nouvelle.

Le maestro fit de si nombreuses variations sur ces quatre lignes, que la mélodie prit toute l'extension d'une cavatine. En entendant ses vers, le marchand d'huîtres fut près de défaillir d'orgueil et de bonheur. Il versa de grosses larmes, courut comme un enfant autour de la chambre, exécuta une dizaine de pirouettes sur le talon de ses boîtes et se jeta ensuite au cou du compositeur.

— Il n'y a sur la terre du bon Dieu qu'un seul Rossini et ce Rossini est un ange, un saint! s'écria le marchand de comestibles; et il pressa avec transport son santo Gioachino sur son cœur palpitant de joie.

— Maintenant, mon ami, renvoie cet ange exterminateur.

— Tout de suite! exclama Bartolo.

Puis, il appela l'huissier et lui dit:
— Vous pouvez vous en aller.

— Seul ou en société? demanda le courtois officier de justice.

— Seul ! Monsieur Rossini vient de payer sa dette... vous n'avez plus le droit de l'emmener. Voici cinq scudi pour votre peine, et que Dieu vous accompagne.

— J'ai l'honneur de vous saluer avec respect, ô grand homme ! dit l'huissier à Rossini ; et après avoir fait une très-profonde révérence, il se disposait à s'éloigner.

— Un instant, fit le maestro, encore une question !.. Dites-moi, mon cher monsieur, êtes-vous aussi poli avec tout le monde ?

— Je vous prie très-humblement de m'excuser. D'ordinaire nous sommes très-grossiers et nous ne faisons que par-ci par-là une exception...

— Pour être malicieux ?

— C'est cela même, ô grand homme ! répondit l'huissier et il s'en alla.

— Voici ton air, dit Rossini à Bartolo. Dans quinze jours tu l'entendras chanter par Monelli dans mon nouvel opéra. Par amitié pour toi et pour ta maîtresse, je changerai mon Amine en Ninette.

— Victoire, victoire ! cria l'ambitieux

marchand d'huîtres, et il bondit presque jusqu'au plafond, comme un bouchon de vin de Champagne. Mais je ne veux pas vous déranger davantage; votre temps est précieux...

— Aussi précieux que tes huîtres, fit le maestro en lui frappant sur l'épaule. Ainsi tu me fourniras chaque jour...

— Une centaine d'huîtres et davantage encore, si vous voulez, répliqua l'heureux Bartolo, qui se retira tout en sautillant.

On raconte une anecdote semblable à propos du fameux chanteur Carlo Broschi, surnommé Farinelli, et d'un tailleur auquel il devait une somme importante pour lui avoir confectionné sa garde robe. — Immortel Orphée, aurait dit l'estimable artisan, daignez consentir à me chanter un seul air, et je vous prouverai que vous n'avez pas prodigué à un ingrat les sons de votre voix divine. — Farinelli chanta, et le tailleur acquitta son compte.

Il existe aujourd'hui beaucoup plus de chanteurs et de tailleurs qu'à cette époque, mais hélas! on ne cite plus de pareils traits. Cela tient-il à l'absence d'un Mécène parmi

les tailleurs, ou à celle d'un Farinelli parmi les chanteurs?

Quant à nous, nous inclinons vers ce dernier motif.

II

Douze jours après, la première représentation de la *Gazza ladra* (1817) eut lieu, à la Scala au milieu d'une affluence immense. Voici quelle était la distribution de l'ouvrage : la signora Belloc chantait *Ninette*, mademoiselle Galiani *Pippo*, la basse Galli *le vieux troupier*, le ténor Monelli *le jeune soldat* et Ambrogi le *podestà*. Dès le commencement de l'ouverture, symphonie pittoresque mais un peu trop militaire, car le tambour y remplit un rôle assourdissant, le public transporté d'enthousiasme se mit à l'accompagner en chantant. La cavatine de Ninette — *Di piacer mi balza il cor* — l'une des plus belles créations de la muse de Rossini, fut chantée par la signora Belloc avec un brio irré-

sistible. Les spectateurs montèrent sur les banquettes et — non contents d'avoir entendu ce morceau deux fois — ils crièrent encore : *Da capo*. Dans le chœur qui annonce le retour du jeune soldat Giannetto — *Bravo, bravo, ben tornato* — il règne une richesse musicale incroyable, une abondance merveilleuse de génie, et le morceau fut accueilli par des applaudissements frénétiques. Le même succès fut obtenu par l'air de Giannetto, dans lequel ce passage notamment — *Ma quel piacer che adesso* — est d'un effet magnifique. Le chœur qui suit — *To chiamo, beviamo* — est un peloton des mélodies les plus entraînantes, un pot-pourri des rhythmes les plus joyeux. La cavatine du podestà — *Il mio piano è preparato* — peut être citée comme un des morceaux les plus brillants que jamais compositeur ait écrit pour une voix de basse. La manière dont est conçu le signalement est extrêmement originale. La scène principale du premier acte consiste dans le trio, au-dessus de tout éloge, qui débute par l'admirable prière — *O nume benefico*. — A ce trio vient s'en-

chaîner le finale, qui commence par le pénible interrogatoire de Ninette — *In casa di messere.* — Ce morceau forme une mosaïque de ravissants solos et de tutti délicieux, parmi lesquels se distinguent surtout la superbe cantilène et le passage varié à six voix — *Mi sento opprimere.* — Rien de si éclatant, de si animé que ce finale, le plus beau, sans contredit, que l'art puisse produire.

Le second acte commence par un duo entre Ninette et Giannetto. Cet air fut composé et instrumenté par Rossini en moins d'une demi-heure dans la boutique tumultueuse de son éditeur Ricordi, au milieu des cris et du tapage effroyable d'une quinzaine de copistes se dictant leurs copies et les collationnant. L'air du podestà et le chœur qui le termine suffiraient à faire la réputation d'un compositeur. Le grand quintette est le morceau capital et le plus remarquable du deuxième acte. Le chœur des juges — *Tremate, o popoli* — lequel, soit dit en passant, offre quelque ressemblance avec un chœur de l'*Orphée* de Gluck — produit une impression pro-

fonde. L'arrivée de Ninette et la lecture de la sentence de mort ne sont pas moins dramatiques. Le chœur du peuple, qui accompagne la condamnée au supplice, renferme un mouvement de valse qui, dans cette situation tragique, paraît malheureureusement trop gai. Le charmant vaudeville — *Ecco cessato il vento* — qui termine la pièce, est au contraire, trèscaractéristique et tout à fait à sa place.

Malgré l'éclatant succès que cet opéra remporta devant le public, il fut blâmé par les critiques milanais plus qu'aucune des œuvres précédentes de notre maestro. Dans la *Gazza*, disait un journal, Rossini a été son propre *ladro;* il a volé ses opéras, composé des chants plutôt brillants que simples, de futiles variations au lieu de mélodies, et mal compris les caractères et les situations. — Cet opéra, prétendait un autre journal, est une musique militaire, à laquelle il ne manque qu'une couple de canons, pour abasourdir par son vacarme la garnison de toute une forteresse. — La *Gazza ladra* — articulait une troisième feuille — nous paraît être un recueil de

valses gracieuses, *una valsodia,* mais nullement un opéra tragique. C'est chose inouïe, s'écriait le censeur, que la légèreté avec laquelle le — *ladro della musica* — foule aux pieds les situations! Peut-on comprendre qu'au moment où Ninette, conduite au lieu du supplice, répète deux fois cette phrase — *Sino il pianto è negato al mio ciglio* — il nous fasse entendre un air joyeux avec un mouvement de valse! Dans aucun de ses opéras précédents, Rossini n'a péché à un aussi haut degré contre la vérité dramatique, que dans la *Gazza*. Elle étourdit, mais ne charme pas...

Cependant, malgré la critique, les transports des spectateurs devenaient plus vifs et plus bruyants à chaque représentation. Pendant trois mois, la *Pie voleuse* fut jouée presque tous les soirs devant une salle comble et enthousiasmée, et le maestro Rossini, applaudi de tous, jeunes et vieux, fut bientôt idolâtré dans l'acception la plus sévère du mot. — Preuve que la critique, qui souvent se croit influente et forte, lutte parfois inutilement contre le goût du public.

A chaque soirée, l'air délicieux — *Ni-*

nette, d'un amour fidèle—dont le marchand d'huîtres Bartolo avait écrit les paroles et que chantait Giannetto-Monelli, était accueilli par des bravos interminables. Maître Leblanc, enivré de la céleste musique de Rossini et des accents divins de Monelli, ne manquait aucune représentation. Tous les soirs il nageait dans le septième ciel et il applaudissait principalement ce morceau avec une force admirable et une constance à toute épreuve. Il ne s'arrêtait que lorsque ce passage avait été répété.

Il est bien entendu que Bartolo exécuta ponctuellement l'engagement qu'il avait pris. Chaque matin l'auteur de la *Pie voleuse* recevait avec la plus grande régularité une centaine d'huîtres avec une bouteille d'excellent vin. Lorsque l'aventure s'ébruita dans Milan, la cavatine du ténor fut surnommée *l'air des huîtres*, et huit jours après la première représentation de son opéra, Rossini ayant donné un grand déjeuner aux artistes chargés de son exécution, Monelli se mit au piano et improvisa une parodie, qui bientôt se répandit dans toute la ville.

La bourse de Rossini s'était arrondie de nouveau. L'impresario lui avait payé cinq cents ducats pour la *Pie voleuse,* et l'éditeur Ricordi le double pour l'achat de sa partition.

Vers les derniers jours du mois d'août, il reçut une lettre de la signora Colbrand qui l'invitait, de la part de Barbaja, à revenir à Naples dans le plus bref délai possible et à signer un nouveau contrat pour San-Carlo.

« Barbaja, lui écrivait-elle, m'a chargée de vous dire qu'il est tout à fait disposé à vous pardonner la rencontre de carnaval que vous savez, le vol du médaillon, et cætera, si vous consentez à lui promettre de lui fournir un nouvel opéra pour l'automne prochain. Il vous offre en échange une somme de quatre mille francs. Cette bagatelle, me semble-t-il, ne serait pas à dédaigner. En conséquence, dès la réception de ces lignes, faites vos préparatifs et arrivez ici aussi vite que faire se pourra. Combien je me réjouis de vous revoir après une si longue séparation, et combien je désire goûter encore une fois une salade

aux truffes, préparée par votre savante main ! — Ah ! le souvenir de la dernière me remplit d'un sentiment pour lequel je ne trouve pas d'expression : toutefois j'espère que le maestro comprendra bien ce que je veux, mais ce que je n'ose dire !... ainsi donc, hâtez-vous, hâtez-vous !

« La pauvre Francilla n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. Elle a plus vieilli en six mois que d'autres en six ans. Le mal dont elle souffre consume sa jeunesse et ses forces. La jeune fille, naguère si belle et si florissante, est maintenant pâle et flétrie. Ses grands yeux bleus sont si froids et si ternes, que mon sang se glace dans mes veines, en songeant à l'origine de sa maladie. La pauvre petite est menacée d'une mort affreuse. — Scappi prétend que le mal qui la ronge est désormais incurable. Elle veut toujours être seule ; toute visite l'importune, même la mienne. L'aspect d'Elleboro, qui réveille des remords dans son âme, a pour elle quelque chose d'insupportable. Toutes les fois qu'il vient la voir, elle couvre de ses deux mains son visage blême et livide, et s'écrie en baissant les

yeux de honte: Va-t'en, va-t'en! Ne me regarde pas! Je ne suis pas digne de ton attachement. Alors il se retire et vient me raconter ses douleurs. Le pauvre diable ne semble pas se douter le moins du monde que son professeur est la cause de cette maladie terrible.

« Je vous attends avec la plus vive impatience.

« Votre fidèle amie

« Angélique. »

III

Le 8 septembre, Rossini revint à Naples, le front couronné de nouveaux lauriers. Il courut chez la Colbrand et ne put en croire ses yeux, lorsqu'il vit Francilla, auparavant si fraîche et si jolie, transformée maintenant en un squelette. Son retour produisit la plus fâcheuse impression sur l'infortunée créature. Ses yeux entourés d'un cercle bleu et dont les prunelles brillaient d'un éclat inaccoutumé, s'arrêtèrent immobiles sur les traits adorés du maestro;

sa figure d'une pâleur cadavéreuse révélait toutes les félicités du ciel unies à toutes les horreurs de l'enfer. La souffrance et la joie se peignirent sur son visage, un ruisseau de pleurs inonda ses joues, et sa physionomie prit l'effroyable expression de la démence. Elle se précipita aux pieds de son bien-aimé, étreignit ses genoux, baisa ses mains, baisa ses vêtements, tout en riant et pleurant à la fois, cherchant des mots et n'en trouvant pas. A la vue de cette douleur, Rossini ne put retenir ses larmes.

— Pauvre enfant! dit-il; et il imprima un baiser sur son front triste et penché.

La signora Colbrand semblait au contraire être devenue plus jeune et plus belle pendant l'absence de son ami. Tout en elle rappelait le joli dessin de Grévedon, représentant l'automne sous la forme d'une charmante vendangeuse. Le contraste existant entre ces deux femmes, dont l'une — Angélique, — était le symbole du bonheur sans nuages, et l'autre — Francilla — celui de l'amour sans espoir, eût formé un sujet aussi beau que difficile pour le

pinceau sublime d'un Greuze ou d'un Delaroche.

Le lendemain matin, au moment où Rossini venait de se lever, un domestique de la Colbrand entra précipitamment dans sa chambre et lui remit un billet. Voici quel en était le contenu :

« Je vous annonce en toute hâte et sous l'empire de la plus terrible émotion un bien affligeant événement. Les souffrances de Francilla sont finies. Il y a une heure, profitant d'un moment où elle n'était pas surveillée, elle s'est ouvert avec un couteau les artères des deux bras, et maintenant elle baigne dans son sang. »

Rossini qui, jusqu'à ce jour, n'avait connu la peine que par ouï-dire, sentit son cœur se serrer pour la première fois de sa vie. Il demeura stupéfait, et une larme de profonde pitié coula lentement sur la lettre qu'il tenait dans ses mains.

Un moment après entra Torquato.

— Rossini en larmes! demanda Nozzari.

Joachim lui tendit la lettre.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria l'infortuné. Il ne put en dire davantage.

IV

Depuis la triste mort de Francilla, deux années entières s'étaient écoulées. Nozzari, qui pendant huit mois, s'était livré au chagrin et au désespoir, avait fini par se calmer peu à peu.

— Tu pleures une morte, qui ne t'a pas aimé, se disait-il ; et il cherchait à étourdir ses regrets.

Bientôt après il fit la connaissance d'une jeune Française, et le *primo tenore* oublia dans ses bras son premier amour.

Quant à Rossini, dont tout le monde enviait l'indifférence, il était devenu tout autre depuis la mort de la jeune fille. Le souvenir de ce cruel événement avait détruit toute la sérénité de son âme. Son talent, qui jusque-là avait traité de préférence des sujets comiques, s'était adonné depuis lors au genre sérieux. Dans l'intervalle de deux années, depuis l'automne de 1817 jusqu'à l'hiver de 1819 — souvent la douleur est plus productive que la joie — il n'avait pas composé moins de huit opéras

dans le genre tragique : *Armida* (1) ; *Adelaide di Borgogna* (2) ; *Mosè in Egitto* (3) ; *Ricciardo e Zoraide* (4) ; *Ermione* (5) ; *Odoardo e Cristina* (6) ; *la Donna del lago* (7), et *Bianca e Faliero* (8).

Sur ces huit opéras, deux ont réellement fait époque en Italie : *Moïse* (9) et la *Dame du lac* (10).

(1) Le sujet est emprunté au beau récit du Tasse.

(2) Livret, que Generali avait déjà mis en musique antérieurement.

(3) Le libretto de ce drame biblique est de l'abbé Andrea Leone Totola.

(4) Cette pièce du marquis Berio a été imitée du poëme connu de *Ricciardetto*. Après la première représentation de cet opéra, la gazette de la cour de Naples publia une lettre que feu Cimarosa envoyait de l'Elysée à Rossini, pour engager notre maestro à composer, dans ce genre, une musique plus simple et plus naturelle, et à ne pas sacrifier au mauvais goût du public.

(5) Cet ouvrage est une imitation de l'*Andromaque* de Racine.

(6) Tout cet opéra est un mélange confus d'airs puisés dans *Ricciardo e Zoraide*.

(7) Sujet tiré du roman célèbre de Walter Scott.

(8) Le livret, de Felice Romani, est imité d'un drame français d'Arnault.

(9) Benedetti chantait Moïse ; Nozzari, le fils de Pharaon et la signora Colbrand, la juive Elcia.

(10) Elena-Colbrand, Malcolm-Pesaroni, Uberto-David et Rodrigo-Nozzari.

Pour ne point fatiguer nos lecteurs, nous ne donnerons de ces deux opéras qu'une esquisse superficielle. *Moïse* n'a pas d'ouverture. La pièce s'ouvre par trois accords; puis commence l'introduction, qui est un chef-d'œuvre d'expression et de vérité dramatique. Le second acte renferme un superbe duo entre Elcia et le fils de Pharaon. Au troisième acte, on remarque par-dessus tout la magnifique prière — *Dal tuo stellato soglio* — morceau tout à fait classique, que notre ami composa dans l'espace de dix minutes. — Jamais, dit Stendhal au sujet de cet air, je n'ai vu une telle fureur, ni un tel succès. Cottugno, l'un des premiers médecins de Naples, m'a raconté que cette prière avait causé de si grands ravages, notamment parmi les jeunes femmes passionnées pour la musique, que chez plus de quarante d'entre elles il s'était déclaré des accès de maladie nerveuse et de convulsions hystériques. Les Allemands, ajoute l'écrivain français, trouvent que *Moïse* est le chef-d'œuvre de Rossini; rien de plus sincère que cette louange : le maître italien a daigné parler

leur langue; il a été savant, il a sacrifié l'harmonie. Quant à moi, cet opéra me paraît souvent ennuyeux et peu dramatique. — Ce jugement est aussi le nôtre.

La *Donna del lago*, dont la première représentation eut lieu le 4 octobre 1819, ne fut accueillie que tièdement ce soir-là; mais dès le lendemain le public si éclairé de Naples avait senti toute l'étendue de son injustice; il applaudit l'opéra comme il mérite de l'être, c'est-à-dire avec transport. C'est un ouvrage plutôt épique que dramatique, ainsi que Stendhal le remarque avec raison. La partition a vraiment une couleur ossianique et une certaine énergie sauvage extrêmement piquante. Le chœur de femmes *d'Inibaca donzella,* le duo entre Elena et Uberto — *Le mie barbare vicende* — et la cavatine de Malcolm sont des chefs-d'œuvre. Le premier acte se termine par une marche qui, accompagnée par seize trompettes placées sur la scène, a fait fureur à Naples, à Vienne, à Berlin et partout où cet opéra a été représenté dans la suite.

Le soir de la première représentation,

la signora Colbrand eut le malheur d'être sifflée pour la première fois de sa vie, parce que dans les variations du finale elle avait chanté un quart de ton trop bas. Une ménagerie de lions rugissants à qui l'on ouvre les barreaux de leur cage, Éole déchaînant les vents en furie, rien ne peut donner une idée, même imparfaite, de la fureur d'un public napolitain dont un son faux vient offenser les oreilles.

La rage de la prima donna dépassa toutes les bornes. L'Espagnole, blessée dans son orgueil, s'agitait dans sa loge, comme une hyène altérée de sang. Elle déchirait son mouchoir, grinçait des dents et accablait le public d'imprécations. Barbaja profita de cette occasion pour se venger de la fière chanteuse, qui se considérait comme indispensable.

— As-tu entendu, Colbrand? Cet imbécile de public a osé te siffler.

— C'est une cabale, une indigne cabale !

— C'est ce que dit toute chanteuse qui a le malheur de déplaire au public. Mais malheureusement ce fiasco n'était que trop

mérité ! Tu as détonné comme une débutante et chanté d'un quart de ton trop bas...

— Taisez-vous, vieux sot ! s'écria le *rossignol noir*.

— Comment ! reprit l'impresario, une cantatrice honteusement sifflée se permet de m'appeler un sot ! Écoute, Colbrand, prends garde à toi... ta voix est à son déclin... le public ne veut plus t'entendre... tu n'attires plus personne... bientôt la Pesaroni t'aura éclipsée... Fais ton paquet, fais ton paquet, ajouta le butor, et il s'en alla.

La Colbrand tomba sur les coussins de son ottomane et se prit à pleurer. C'étaient les premières larmes sincères que la signora Angélique versait depuis son engagement à Naples.

— Console-toi, chère enfant, dit Rossini à son amie après la représentation.

— Comment me venger de cet ingrat public ?

— Chante comme tu chantais autrefois... voilà la meilleure vengeance !

— Et ce manant de Barbaja?

— Sois tranquille, mon Angélique, il ne t'aura pas offensée impunément.

Rossini accompagna la Colbrand à sa demeure. Jamais elle ne lui témoigna plus de tendresse que pendant cette fatale soirée.

V

Le matin suivant, à l'heure où le sultan de San-Carlo daignait accorder audience aux membres du personnel de son théâtre, le premier introduit, fut le souffleur, Truffaldino, affreusement bossu, rusé serviteur de deux maîtres, espion commun de l'impresario et de la prima donna.

— Eh bien, marmotte, demanda Barbaja, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Toute la ville s'entretient du fiasco de la Colbrand. On soupçonne que ce scandale est le résultat d'un coup monté à l'avance...

— Par qui?

— Par vous.

—Par moi? fit le sultan avec une légère surprise.

— Barbaja, racontait ce matin au café le misérable journaliste à qui nous avons retiré ses entrées, parce qu'il vous raille toujours de ce que vous ne savez ni lire ni écrire, Barbaja, disait le hâbleur, a fait lui-même siffler sa maîtresse dont l'engagement va bientôt expirer. Il craint que cette présomptueuse personne n'exige de nouveau de plus forts appointements et un congé plus long, ajoutait le journaliste. — Vous vous trompez, mon cher, a répondu un dentiste, cette fois le vieux et rusé renard — c'est de vous qu'il parlait — est tout à fait innocent. Je sais d'excellente source, a continué le dentiste, que la Colbrand a été sifflée à l'instigation d'un jeune et riche cavalier, qui lui a fait de brillantes propositions que l'orgueilleuse artiste a eu la maladresse de repousser.

— A l'instigation d'un jeune et riche cavalier? Est-ce qu'on a prononcé son nom?

— Il s'appelle, si j'ai bien entendu, Taloni ou Tamboni...

— Tacconi?

— Oui, oui, Tacconi; c'est cela... Tacconi. Vous le connaissez?

— Le coquin!.. je ne l'ai jamais vu, mais on m'en a souvent parlé. Il est donc de retour à Naples?

— Il le faut bien, car comment le dentiste aurait-il pu se vanter d'avoir arraché hier une dent à ce comte ou à ce marquis, comme il le dit?..

— Malheur à moi!

— Parce qu'on a arraché une dent au marquis?

— Non, stupide animal, pas à cause de cela. Malheur à moi, parce que je comprends que le vil scélérat...

— Le dentiste?

— Le marquis, —paltoquet! — est revenu pour me martyriser. Écoute, marmotte, s'il y a encore une étincelle d'adresse dans ta bosse, mets-toi vite...

— Où ça? interrompit le souffleur.

— Aux aguets et tâche d'apprendre où il demeure...

— Vous parlez du dentiste?

— Je parle du marquis... rustre!

— Rien de plus facile! Vous saurez cela aujourd'hui même.

— Eh bien, va-t'en, marmotte, et apporte-moi bientôt une bonne nouvelle.

Au souffleur succéda une jeune fille du corps de ballet.

— Que veux-tu, goujon? demanda Barbaja.

— Hélas! monsieur le directeur, mon petit frère a la coqueluche...

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Ma pauvre mère n'a pas d'argent...

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Venez à notre aide en nous accordant une légère avance...

— Jamais je n'accorde d'avance à des donzelles prudes comme toi.

— Rien que cinq scudi...

— Pas cinq baïoques, te dis-je. Cependant si tu veux être gentille et raisonnable, et ne pas crier tout de suite au secours quand je plaisante un moment avec toi, j'ai cinquante scudi à ton service. Entends-tu? demanda le sultan en lui prenant le menton.

— Oui, j'entends, répondit la pauvre fille baissant les yeux; puis, elle fit une petite révérence et se retira.

— Cet obstiné goujon aime mieux laisser son frère mourir de la coqueluche! Avec de pareils principes, la malheureuse ne réussira jamais au théâtre.

Immédiatement après parut la basse bouffe, qui, même pendant l'hiver, portait toujours des pantalons d'été rayés.

— Ah! c'est toi, Zèbre! que viens-tu faire ici?

— Ce soir on joue le *Barbier;* je dois chanter Basile... mais c'est impossible, car vous devez déjà vous en être aperçu, je suis horriblement enroué et je ne puis tirer un son de ma gorge.

— Fort bien! alors ne chante pas! mais souviens-toi, Zèbre, de ce que je vais te dire: quand tu reviendras me demander une avance, je te répondrai: C'est impossible, car je suis horriblement enroué et je ne puis tirer un grano de ma bourse. Maintenant va-t'en et fais ce que tu voudras...

— Mais ne trouvez-vous pas que je suis très-enroué aujourd'hui?...

— Qu'importe! je sais que tu peux chanter.

— Dame, si vous croyez...

— Fais ce que tu voudras, répéta l'impresario.

— Allons, je chanterai, fit le Zèbre ; et il sortit.

Un moment plus tard vint le décorateur que le sultan appelait l'Orang-Outang à cause de sa longue barbe.

— Je viens vous informer que nous avons besoin d'une nouvelle lune, de quatre cascades et d'une forêt.

— Que diable ! n'ai-je pas fait fabriquer une nouvelle lune il y a trois semaines ?

— On nous l'a volée, vous le savez bien...

— En ce cas, il faut en peindre une autre...

— Et la forêt ?

— On ne nous la volera pas. Provisoirement nous pouvons nous en passer...

— Mais les cascades ?

— Va trouver le machiniste et dis-lui qu'il t'en fournisse deux en attendant.

Arriva ensuite une jeune et sémillante danseuse.

— Qu'est-ce qui t'amène chez moi ?

— J'ai besoin de trois robes...

— Je t'en ai fait confectionner deux il y a un mois à peine.

— Elles me sont trop étroites...

— Tu deviens donc bien grasse, ma petite pintade? demanda l'impresario. Oui, d'honneur, tu prends tous les jours de l'embonpoint. Dis au costumier du théâtre qu'il te fasse trois robes neuves. Demain soir, je viendrai te rendre une visite, dit le sultan.

Après la danseuse entra l'abbé Totola.

— Je t'ai fait appeler afin de te dire que pour la fête du roi il me faut un nouveau prologue. Qu'il soit prêt pour demain matin. Il y a là sur mon bureau un livret du duc de Ventignano. Emporte-le chez toi ; tu le liras et demain tu m'en expliqueras le sujet. Dieu merci! j'aurais fort à faire s'il me fallait lire tout ce que l'on m'envoie. Ce sont là tes fonctions, ma noble civette! Quel est le titre de cette nouvelle pièce?

L'abbé prit le libretto et lut :

— *Maometto Secondo.*

— C'est quelque chose pour Rossini. Demain matin tu me liras cela.

L'abbé fit une profonde inclination et

prit congé du directeur. Au bout de quelques instants, la Colbrand se précipita dans sa chambre.

— Je suis perdue ! s'écria-t-elle d'un air hagard, et elle se jeta hors d'haleine sur le sofa.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda le sultan.

— Imagine-toi mon épouvante ! reprit-elle, et saisissant la main de l'impresario, elle la posa sur son cœur. Sens-tu comme il bat ? Je suis plus morte que vive...

— Mais pourquoi donc ?

— Il y a une heure, le signor Ambrogi, un chanteur de Milan, se fait annoncer chez moi. Je le laisse entrer et lui demande ce qui me procure l'honneur de sa visite. Il tombe à mes pieds et m'avoue...

— Eh bien, qu'est-ce qu'il avoue ?

— Qu'il est le marquis Tacconi !

— Comment ? Ce misérable jacobin...

— Est revenu avant-hier soir à Naples, pour solliciter verbalement ma main. Figure-toi ma consternation. Marquis, lui dis-je en tremblant de tous mes membres, mon cœur appartient déjà à un autre. —

A qui? demanda-t-il avec audace, comme s'il avait le droit de m'interroger sur ce ton. — A un homme auquel je dois mon estime et mon amitié, répondis-je, et j'eus la sottise d'articuler ton nom. — Alors Tacconi entra dans une telle fureur, qu'oubliant toute bienséance et toute retenue, il se mit à jurer comme un insensé. Il te traita de grigou, de gueux, de lâche dénonciateur et me supplia, par tout ce qui m'est cher et sacré, de te quitter et de m'enfuir cette nuit avec lui en Angleterre pour passer de là en Amérique. — Je suis riche, signora, ajouta-t-il, plus riche que cet abominable pince-maille, qui ne sait pas apprécier le joyau qu'il possède. — Relevez-vous, lui dis-je, nulle force humaine ne pourrait me déterminer à abandonner, à trahir honteusement un homme auquel je dois tant de bienfaits. — Signora, reprit-il d'un ton à attendrir un rocher, ayez pitié d'un malheureux dont vous êtes l'unique consolation. — Éloignez-vous, marquis, m'écriai-je, en rassemblant tout mon courage, toute ma fierté; laissez-moi... allez-vous en, fuyez! — Aujourd'hui, à l'instant

même, mais si vous me suivez, balbutia le pauvre infortuné. Signora, poursuivit-il, vous êtes l'irrésistible aimant dont l'attraction magique me ramène à Naples. Pendant deux longues années, j'ai parcouru la France, l'Espagne, le Portugal, sans pouvoir trouver le calme et le repos. Barbaja seul est la cause de mon malheur; c'est lui qui m'a trahi. Poursuivi comme une bête fauve par des espions et des sbires, je fuis de ville en ville, d'une contrée à l'autre; mais quel que soit l'endroit où je m'arrête, votre souvenir me pousse toujours à revenir à Naples, la ville précisément où me menacent les plus grands dangers. Signora, je vous aime avec une ardeur qui me rend fou, avec une violence capable de renverser tous les obstacles qui s'opposent à notre union. J'arracherai l'objet de mon amour à ses liens, fût-il rivé au ciel avec des chaînes de fer. Angélique, supplia l'insensé en essayant de me presser sur son cœur, renoncez à un homme indigne de vous, renoncez à l'art, renoncez au théâtre. — Jamais! Jamais! m'écriai-je, et je le repoussai avec colère. — Signora, deman-

da-t-il, supporterez-vous avec patience, oublierez-vous aisément l'affront qui vous a été fait hier? Voulez-vous vous exposer encore au brutal caprice d'une multitude facile à gagner? — Marquis, lui repartis-je, le public ne se montrera pas toujours aussi sévère et aussi injuste qu'hier. — Le public! répéta-t-il avec un rire méphistophélique, est-ce que vous croyez aussi à ce conte-là? Il n'y a point de public. C'est moi, signora, qui avais envoyé hier cent individus payés au parterre et à la galerie, pour faire siffler l'artiste que j'admire, la femme que j'adore. — Misérable! m'écriai-je, révoltée de l'impudence de cet aveu, espérez-vous donc par cette infâme conduite atteindre plus tôt votre but? — Signora, répliqua-t-il, j'espérais ainsi vous enlever le courage de paraître sur la scène, l'envie de chanter. — Marquis, lui dis-je avec toute la fierté dont je suis susceptible, la signora Colbrand ne se laissera pas abattre par vos cabales. — Barbaja, continua-t-il, n'aime pas en vous sa femme, mais la première chanteuse de l'Italie, le plus précieux ornement de San-Carlo. Dès qu'il

verra le public vous témoigner de la froideur et vous siffler tous les soirs, il saisira avec empressement l'occasion de vous congédier. — Alors, lui dis-je, j'irai chercher des succès sur une autre scène. — Signora, répondit-il, nulle part vous n'échapperez à cette destinée. Partout où vous porterez vos pas, je vous suivrai et j'humilierai votre orgueil d'artiste, jusqu'à ce que, lasse de ces manœuvres, vous quittiez le théâtre pour vous mettre sous ma protection, pour vous jeter dans mes bras. — Éloignez-vous, effronté personnage ! exclamai-je tremblante de fureur. — Vous me chassez? Fort bien, je pars, dit-il avec un calme satanique, mais bientôt vous serez convaincu que Tacconi est un homme qui sait tenir sa parole.

Il se retira, et moi je me suis empressée d'accourir ici pour t'informer que je suis résolue à partir de Naples.

— Pour quelle raison?

— Je ne me sens pas la moindre envie de me laisser siffler tous les soirs par ce démoniaque de marquis.

— Colbrand, pas d'enfantillage! N'ou-

blie pas que je suis plus puissant que lui. Si ce vil intrigant envoie à mon théâtre cent individus chargés de te siffler, pour le braver j'en enverrai trois cents qui t'accableront d'applaudissements et sauront bien réduire les siffleurs au silence. Nous verrons qui se fatiguera le plus vite : moi ou lui !

— Ainsi tu veux me protéger, tu n'entends pas permettre que ton Angélique soit persécutée parce qu'elle refuse de se séparer de toi et qu'elle devienne la victime de l'odieuse folie de cet homme ?

— Je veux, pour faire enrager ce scélérat, employer tous les moyens en mon pouvoir afin d'anéantir sa clique. A présent que je sais que c'est lui qui te fait siffler, je veux, chaque fois que tu chanteras, distribuer cinq cents billets gratuits, qui te défendront comme une garde fidèle.

— Vraiment tu feras cela ? demanda la Colbrand en l'embrassant avec tendresse.

— Je t'en donne ma parole ! Le marquis deviendra noir de colère, il crèvera de rage, et il aura bientôt acquis la certitude qu'aussi

longtemps que je serai ton égide, sa fureur est impuissante.

— Que tu es aimable, que tu es bon ! dit-elle, et elle posa la tête sur son épaule.

— Pauvre amie, que de souffrances tu endures à cause de moi ! Mais ta fidélité, ta gratitude ne resteront pas sans récompense. Pas plus tard que demain, tu recevras une nouvelle preuve de mon amour, de mon dévouement.

Le lendemain matin le généreux impresario envoya à sa maîtresse un équipage avec deux chevaux superbes, — présent de dix mille francs au moins.

Le soir où fut donnée la deuxième représentation de la *Donna del lago* de Rossini, Barbaja introduisit cinq cents claqueurs dans la salle. Une grande partie du public essaya bien de siffler encore la signora Colbrand, que l'on détestait surtout parce qu'elle ne souffrait aucune bonne chanteuse à côté d'elle ; mais après l'artillerie légère, la garde du sultan fit jouer les pièces de gros calibre. Et il avint que des bombes de quarante-huit, lancées par les applaudisseurs dans les rangs de l'oppo-

sition, décidèrent l'éclatant triomphe de la prima donna et la défaite honteuse de ses adversaires commandés par l'insolent Tacconi. Elena-Colbrand fut rappelée et accablée de bouquets et de couronnes, de guirlandes et de vers.

— Eh bien, mon trésor? demanda l'impresario.

— Je suis contente! dit la signora Colbrand.

VII

Sur ces entrefaites Thésée-Millbury qui avait assommé le Minotaure-Littleblount dans leur duel à coups de poings, était revenu de la Grèce à Naples pour tâcher d'obtenir la main de lady Monmouth et sa fortune — ce qui lui tenait beaucoup plus à cœur. Pendant son absence, la galerie si coûteuse de son singulier musée s'était augmentée de quatre-vingt-sept nouveaux portraits, de sorte que toute la collection s'élevait actuellement à neuf cent quatre-vingt-six numéros. A Athènes, un peintre

grec avait dessiné sir Habacuc en Hercule dans douze attitudes différentes; à Nauplie notre gentleman avait été retracé, le même nombre de fois, dans le costume des douze apôtres, et aux îles Ioniennes le pinceau d'un autre artiste avait exécuté quarante tableaux de genre, pour montrer à la postérité comment sir Habacuc se rasait, comment sir Habacuc éternuait et satisfaisait une foule d'autres besoins journaliers indispensables. Il ne lui manquait plus à présent que quatorze portraits pour compléter le nombre mille et gagner son pari. En admettant que le baronnet Millbury payait cinquante livres sterling chacun de ces mille portraits l'un dans l'autre, on obtient un total de cinquante mille livres, qu'il sacrifiait à sa folle idée, pour gagner un pari de quarante mille livres, ou, ce qui est plus exact, pour en perdre dix mille. Mais qu'est-ce que c'était que cela pour un homme qui, déjà très-riche par lui-même, avait en outre la perspective d'épouser l'opulente lady Esther ?

Sir Barnabas, qui, une heure avant sa mort, avait fait son testament et institué

lady Esther légataire universelle de sa collection de dents historiques, était oublié de tout le monde, même de lady Monmouth. Celle-ci, après être entrée en possession de son héritage, s'était fait extraire aussitôt deux dents passablement bonnes encore, et les avait remplacées par une molaire d'Héloïse et par une autre de Laure.

Le baronnet, débarrassé de tout rival, se flattait de l'espoir d'atteindre d'autant plus aisément son but. Et puis, pendant son séjour en Grèce et aux îles Ioniennes, il avait fait de si étonnants progrès dans la musique, qu'il connaissait maintenant toutes les notes. Confiant dans le succès, il recommença de nouveau ses démarches. Mais lady Esther persista opiniâtrément dans la résolution qu'elle avait prise de ne se marier avec lui que lorsqu'il aurait fait ses preuves dans l'art de la composition. Elle voulait qu'il fût au moins capable de composer un petit morceau de chant — un air, une romance — un menuet ou une anglaise. Cet entêtement causait le désespoir de notre gentilhomme qui n'avait

pas plus de vocation pour la musique qu'un âne pour l'astronomie.

Dans cette conjoncture il s'adressa à Rossini, lui communiqua la condition déraisonnable de lady Monmouth, le supplia d'avoir pitié de lui et de l'initier le plus promptement possible aux secrets de la composition musicale. Notre maestro voulut juger des connaissances préliminaires de sir Habacuc et, comme on peut bien le penser, il n'en fut nullement ravi.

— A peine connaissez-vous les notes, ainsi que je viens de m'en convaincre, et vous prétendez composer...

— *Yes!* dit le baronnet, en fouillant dans la poche de son pantalon de nankin jaune et faisant sonner ses écus.

— Cela n'est pas aussi facile que vous croyez...

— *Yes!*

— Cependant il n'y a rien d'impossible au monde...

— *Yes!*

— Mais point d'argent, point de Suisse!

— *Yes!*

— Eh bien, que me payez-vous, si je

vous procure un moyen qui vous mettra à même de remplir la condition imposée par milady?

— Je vous paye cent livres.

— C'est trop peu…

— Deux cents…

— Cela ne suffit pas.

— *Goddam,* croyez-vous donc que chez nous les *bank-notes* poussent sur les arbres? Êtes-vous content avec trois cents livres?

— Soit, je les accepte. Venez me voir dans un mois. A cette époque j'espère être en mesure de vous fournir ce qu'il vous faut.

— Dans un mois? Pourquoi pas tout de suite?

— Impossible. Je dois faire venir quelque chose de Paris…

—Qu'est-ce que vous devez faire venir?

— Vous le saurez plus tard.

— Vous piquez ma curiosité…

— Cela me contrarie, mais votre surprise n'en sera que plus grande.

— *Yes!* reprit le fils d'Albion, et il s'en alla.

Au bout d'un mois il revint.

— Je regrette d'être obligé de vous dire, fit Rossini, que ce que j'attends pour vous n'est pas encore arrivé. Revenez dans quinze jours.

— *Yes!* répondit sir Habacuc et il se retira.

Quinze jours après, il se présenta pour la deuxième fois.

— Je n'ai pas encore reçu la chose en question, lui dit le maestro.

— *Goddam!* Je crois que vous voulez me faire passer pour un sot?

— Par exemple, je n'ai nullement besoin de cela... Mais ce que je vous ai promis, je le tiendrai...

— Et quand me faudra-t-il revenir?

— D'aujourd'hui en huit; alors je vous remettrai sans faute ce qui vous est nécessaire.

— *Good, very good,* fit l'Anglais, et il s'en retourna.

Huit jours plus tard il fut fidèle au rendez-vous.

— J'espère..., dit-il.

— Que la chose est arrivée. Cette fois

votre espoir ne sera pas déçu. Le talisman est ici...

— Où donc? où donc?

— Là, dans mon secrétaire.

— Tenez! s'écria sir Habacuc, voici la somme que j'ai promise, et il tira de son portefeuille trois *banknotes* de cent livres.

Rossini s'approcha de son secrétaire, y déposa les *banknotes* et en sortit un objet mystérieusement renfermé dans une boîte de carton.

— Et voici la clef qui vous ouvrira la porte du cœur de lady Esther, dit Rossini en lui tendant la boîte.

Millbury en ôta le couvercle et il aperçut un petit paquet de forme oblongue dont il ne put reconnaître le contenu, attendu qu'il était soigneusement enveloppé dans des feuilles de papier. Il les enleva l'une après l'autre et trouva enfin le trésor si ardemment désiré.

— Un livre!

— Un livre qui, grâce à votre pénétration, vous enseignera parfaitement le moyen de composer en un instant, à l'aide de trois dés, tout ce que lady Monmouth sou-

haitera. J'ai été obligé de commander ce livre à Paris, et je ne l'ai reçu qu'hier. Vous voilà possesseur d'un talisman qui vous conduira tout droit au lit nuptial. Je vous en félicite de tout mon cœur.

Sir Habacuc se jeta sur le livre, comme le docteur Faust sur les mystères de la cabale, comme un alchimiste sur la pierre philosophale, et il lut le titre :

L'art de composer la musique sans en connaître les éléments,
par Antonio Calegari.
Deuxième édition.
Paris, 1803.

— Victoire, victoire ! cria-t-il au comble de la joie et du bonheur, et il s'enfuit en emportant le livre.

Ce livre pouvant offrir beaucoup d'intérêt à nos lecteurs, nous croyons à propos d'en donner ici une notice détaillée.

L'auteur de cet ouvrage, — Antonio Calegari — né à Padoue le 18 octobre 1758, mort le 22 juillet 1822 — était premier organiste à l'église de Saint-Antoine dans

sa ville natale. Son livre parut d'abord en langue italienne, sous le titre : *Giuoco pittagorico colquale potrà ognuno, anco senza sapere di musica, formare una serie quasi infinita dé piaceroli ariette et duettine, per tutti le caratteri, rondi, preghiere, polacche, cori, il tutto coll' accompagnamento del pianoforte o arpa o altri instrumenti. Venezia*, 1801, *in-folio* (1). Calegari se rendit à Paris, traduisit son ouvrage en français, et le dédia à la femme du premier consul, madame Joséphine Bonaparte. Celle-ci, qui aimait beaucoup la musique et qui était une généreuse protectrice des arts, fut tellement enthousiasmée de cette idée, qu'elle envoya à l'auteur, pour sa dédicace, un présent de dix mille francs. Partant de cette vérité que la musique est une langue, la langue des sentiments, Calegari avait fondé un système de langage où les notes figuraient les lettres

(1) *Jeu pythagoricien avec lequel chacun pourra, même sans savoir la musique, former une série presque infinie de jolis airs et duos, pour tous les caractères, rondeaux, prières, polonaises, chœurs, le tout avec accompagnement de piano, de harpe ou autres instruments.* Venise 1801.

de l'alphabet, les mesures les syllabes et les rhythmes les mots tout entiers. Il était ainsi parvenu à former quatorze cents de ces rhythmes ou de ces phrases, par l'assemblage desquels on pouvait avec une incroyable facilité composer, moyennant quelques dés, une quantité innombrable de morceaux de musique de toute sorte; airs, romances, rondeaux, etc., avec accompagnement de piano, de harpe ou du premier instrument venu. Cette charmante découverte artistique obtint en France un immense succès, comme tout ce qui est nouveau, et Calegari fut porté aux nues comme son inventeur. Tout le monde se mit à composer; chacun faisait des airs et des contredanses avec des dés. Deux éditions de la traduction française étaient épuisées depuis longtemps, lorsqu'un journal parisien révéla enfin que ce jeu était d'origine allemande et que depuis quarante ans il était connu au delà du Rhin. Le véritable inventeur de ce jeu de dés musical est Jean Philippe Kirnberger, qui sous ce titre : *L'art de composer des menuets et des polonaises,* fit paraître le premier

ouvrage de ce genre à Berlin dans l'année 1757. La littérature musicale possède aussi deux petits traités sur le même sujet de Joseph Haydn (1) et de Wolfgang Mozart (2). Nous avons en outre de semblables badinages dus à F. G. Hayn (3); C. H. Fiedler (4); J. C. Graf (5); L. Fischer(6); G. Catrufo (7) et une traduction du livre de Calegari (8).

(1) *Giuoco filarmonico o sia maniera facile per comporre un infinito numero di menuetti, anche senza sapere il contrapunto.* Berlin 1793. Naples 1812.

(2) *Méthode pour composer des contredanses avec un dé.* Amsterdam et Bonn.

(3) *Méthode pour composer des anglaises avec un dé.* Dresde 1798.

(4) *Jeu de dés musical ou l'inépuisable compositeur d'écossaises.* Hambourg 1801.

(5) *Jeu musical ou tables pour composer avec un dé un nombre infini de marches pour piano ou autres instruments.* Mayence chez Schott.

(6) *Jeu de dés musical ou l'art d'apprendre aux enfants — et aux adultes! — de la manière la plus facile et la plus agréable, les notes sur la clef de sol et la clef de fa.* Weimar chez Wenzel.

(7) *Barème musical, ou l'art de composer la musique sans en connaître les principes.* Paris 1811.

(8) *Jeu musical pour composer des valses avec trois dés.* OEuvre 15. Brunswick chez Spehr.

Qu'est-ce que n'invente pas la folle imagination des hommes? A l'aide de quelques dés, l'imbécile le plus fieffé peut composer non-seulement des airs et des contredanses, mais encore — chose bien plus précieuse pour une foule de gens — une infinité de spirituelles comédies (1).

Nous sommes surpris qu'aucun des trente millions de savants ou de fous qui peuplent les trente-neuf Etats de la Confédération Germanique, n'ait encore conçu l'excellente idée de publier une méthode pour composer, avec quelques dés, des romans historiques, des chansons politiques, des discours de rois promettant beaucoup et des discours de députés ne disant rien; des sermons, des prières et des livres de cuisine; d'ingénieuses critiques théâtrales, de spirituels articles de journaux, des lettres d'amour en prose et

(1) *Répertoire de neuf cent quatre-vingt-dix neuf comédies et plus composées avec un dé, ou almanach dramatique pour les années* 1821-1901. *Petit livre indispensable pour tous les théâtres existants*, par Simplicius. Zwickau 1826. L'auteur de ce persiflage assez spirituel est le docteur Georges Nicolas Barmann de Hambourg.

des mystères en vers à la façon d'Eugène Sue. Mais ce qui n'existe pas encore, peut venir. Peut-être serons-nous assez heureux pour avoir donné l'impulsion, et paraîtra-t-il l'année prochaine un Messie littéraire lequel se hâtera de pourvoir à ce besoin qui se fait depuis longtemps et généralement sentir, car l'Allemand sait tout... même se taire, quand il devrait parler!

VIII

Le chien courant de Barbaja, le malin souffleur, qui avait promis à son seigneur et maître de dépister l'infâme marquis Tacconi, s'était donné — assurait-il journellement à l'impresario — toutes les peines imaginables pour réaliser sa parole. Mais nonobstant tous ses efforts, il n'avait pu découvrir cet homme, qui était *partout et nulle part*. Déjà vingt fois il avait cru être sur la trace de cette bête sauvage, mais vingt fois il avait vu son espoir trompé.

Un matin notre bossu accourut tout hors

d'haleine dans la salle d'audience de son souverain, et il s'écria d'un air triomphant :

— Il est trouvé, il est trouvé !

— Le marquis ?

— Non !

— Chameau !.. qui donc alors ?

— L'homme que nous cherchons. Mais il n'est pas marquis, ce n'est qu'un simple chevalier ; il ne s'appelle point Tacconi, mais Giacomini ; il n'est pas natif de Gênes, mais de Nice ; enfin ce n'est pas un réfugié politique, mais le chef d'une bande de brigands disséminée dans la Calabre et la Sicile.

— Quoi, un chef de brigands ?..

— Élève de Michael Pozza, si redouté autrefois et surnommé Fra Diavolo ; un Protée, qui revêt toutes les formes, apparaît aujourd'hui sous un nom, demain sous un autre, et qui est bien plus dangereux que son célèbre prédécesseur. D'après ce que m'a appris un de mes amis qui le frise tous les matins, il demeure dans *la strada di Forella*, numéro 3, sous le masque d'un Anglais, sous le nom du baronnet Millbury...

— Millbury? Il me semble que je connais ce nom-là...

— C'est celui d'un Anglais qui vivait ici il y a deux ans...

— Qui, si je ne m'abuse, tua un jour un de ses compatriotes dans un pugilat...

— Et qui, pour se dérober aux poursuites de la justice, prit la fuite et se réfugia aux îles Ioniennes. L'audacieux bandit ne s'est, dit-on, affublé du nom de cet honorable gentilhomme que pour pouvoir s'introduire plus facilement dans les cercles les plus distingués de la capitale. Ce nouveau Fra Diavolo, qui ne connaît pas moins de six langues, parle l'anglais si couramment, que les fils d'Albion le prennent eux-mêmes pour un des leurs. Le chevalier, à l'instar de son ancien maître Michael Pozza, est un amateur passionné du beau sexe; il fait la cour à toutes les femmes, se montre généreux à l'excès, et l'on affirme — mais de grâce, je vous en prie, ne répétez à personne ce que je vais vous confier — on affirme qu'hier soir...

— Eh bien quoi... voyons?

— Notre belle prima donna...

— Après, après?

— La signora Angélique Colbrand que tout le monde idolâtre…

— Allons, auras-tu bientôt fini?

— A reçu de lui une parure de trois cents livres sterling.

— Ah! voilà qui est bon à savoir. Je cours chez elle à l'instant. Comme elle va s'étonner, en apprenant que ce qu'elle veut me cacher peut-être, n'est pas un secret pour moi. Marmotte, tu as bien rempli ton devoir, je suis content de toi. En attendant mieux, reçois mes remercîments et cette légère récompense, dit le sultan ; et il mit deux pièces d'or dans la main toujours ouverte de son adroit espion. A présent prends tes jambes à ta bosse et file au plus vite.

Le limier s'éloigna. Au bout de dix minutes Barbaja entrait chez la Colbrand.

— Ah! tu viens on ne peut plus à propos. Je me disposais à aller te trouver pour t'apprendre qu'hier soir j'ai reçu de cet effronté marquis Tacconi la lettre que voici. Ce disant, la prima donna tira de son sein un billet tout parfumé. — Tiens, lis!

— Colbrand, tu sais que la faiblesse de mes yeux...

— Je comprends! Eh bien, écoute ce qu'il m'écrit :

« Femme adorée, j'ose encore une fois m'adresser à la sensibilité de votre cœur et vous supplier, par tout ce qui vous est cher et sacré, de céder à mes vives instances et de fuir avec moi en Angleterre. Pardonnez-moi, signora, si, entraîné par la violence de mon amour, j'ai outragé votre talent et essayé pendant deux mois de rapetisser l'auréole de votre gloire artistique. En vain mes stipendiaires ont lutté contre les applaudissements du public; votre talent sublime a triomphé. Je regrette ce que j'ai fait, et je vous prie d'accepter la parure que je vous envoie, comme une faible marque de mon repentir. Demain soir j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes hommages. Vous n'aurez plus, je l'espère, la cruauté de me chasser de votre présence, comme la première fois. Nous ferons plus ample connaissance; j'emploierai toutes mes forces, toute ma richesse à mériter votre confiance et votre estime;

vous fixerez le jour de notre fuite et vous jouirez auprès de moi de l'avenir le plus beau, le plus heureux.

Marquis TACCONI. »

— Où est cette parure? demanda Barbaja.

— La voici, dit sa maîtresse, et elle lui tendit un écrin de velours rouge.

— Cette parure, Colbrand, a été volée...

— Volée? A qui? à qui?

— Dieu le sait! mais ce que je sais, moi, c'est que ce misérable qui t'obsède de son amour, ce scélérat qui s'appelle le marquis Tacconi, est un voleur, un incendiaire, un bandit.

— Un voleur? répéta la Colbrand en tremblant de tous ses membres.

— Oui, et non-seulement un simple voleur, mais le chef de toute une bande, un nouveau Fra Diavolo, dont la trace est maintenant découverte et qui aujourd'hui même sera mis sous les verrous.

— Oh! merci, mille fois merci, car je n'aurai plus à redouter son amour et sa folie!

— Donne-moi la parure !

— Pourquoi ?

— Je la remettrai à la police comme corps de délit.

— Quant à cela, mon cher ami, je proteste. Alors même que le marquis serait réellement un voleur, ce dont je doute encore, je ne refuserai pas les perles qu'il m'a offertes, comme une marque de son repentir, comme une preuve de ses regrets. Je garde la parure.

— Tu aimes les bijoux, et tu acceptes ceux-ci, quand même tu saurais que le coquin les a enlevés à une image de Marie.

— La mère de Dieu n'a pas besoin de parure ; mais nous autres profanes, qui ne portons pas un Dieu sur nos bras, nous ne pouvons avoir assez de perles et de pierres précieuses.

— Je le sais mieux que personne ! soupira l'impresario, et il sortit.

Du domicile de la Colbrand il se transporta chez le ministre de la police.

IX

Le baronnet Habacuc composait jour et nuit, à l'aide de son livre et de trois dés, une infinité de petits airs et de contredanses, dans l'intention de les dédier à l'objet de son adoration spéculative, la vieille maniaque de lady Monmouth, comme un témoignage de la persévérance de son amour. Ce jour-là il était en train de manipuler sa douzième valse, lorsque, à sa grande surprise, il vit entrer dans sa chambre trois individus d'une mine extrêmement suspecte.

— Qui êtes-vous? demanda le baronnet.

— Qui nous sommes? répondit l'un d'eux. C'est ce que vous saurez assez tôt; mais auparavant, nous désirons savoir qui vous êtes?

— Je suis gentleman, comme vous le voyez.

— Ah! ah! ah! chacun peut en dire autant! Votre nom, gentleman?

— Je suis le baronnet Habacuc Millbury,

fils cadet de défunt lord Jonathan Devereux, et ancien membre du Parlement pour le comté de Nottingham.

—C'est ce que chacun peut dire encore; mais nous autres, délégués de la police secrète, nous ne sommes pas assez nigauds pour croire ce que vous voulez nous faire avaler. La police secrète de Naples, dont jamais un fripon n'a trompé les yeux d'Argus, a depuis longtemps deviné votre masque, gentleman. Vous vous nommez Giacomini...

— Giacomini? demanda sir Habacuc au comble de l'étonnement.

— Votre surprise n'est qu'une feinte. La police secrète de Naples, qui connaît toutes les feintes, connaît naturellement aussi celle à laquelle vous avez recours. Donc — peu importe que vous vous en étonniez ou non — vous vous nommez Giacomini. Et vous êtes, d'où?

— De Londres.

— Encore une feinte. Vous n'êtes pas plus de Londres que nous autres, délégués de la police secrète de Naples, nous ne sommes de Constantinople. Donc vous

vous nommez Giacomini, et — peu importe que vous vous en étonniez ou non — vous êtes, non de Gênes, mais de Nice.

— De Nice? répéta le gentleman tout confondu.

— Oui, de Nice. Vous voyez que rien n'est caché à la police secrète de Naples; son regard de faucon, sa vue perçante pénètre tous les mystères, déjoue toutes les ruses. Donc vous vous nommez Giacomini et — peu importe que vous le démentiez ou non — vous êtes le chef d'une bande de voleurs et d'incendiaires répandus dans la Calabre et la Sicile.

— Moi, fils cadet de défunt lord Jonathan Devereux, moi, ancien membre du Parlement pour le comté de Nottingham, moi, baronnet Habacuc Millbury, chef d'une bande de voleurs? *Goddam!*

— *Goddam* tant que vous voudrez; vous êtes ce que vous êtes : l'élève de Michael Pozza, autrefois si redouté et surnommé Fra-Diavolo; de plus, un incendiaire. Le 17 février 1816 vous avez mis le feu au théâtre San-Carlo.

— *Goddam!* s'écria le baronnet, dont la

colère avait dépassé depuis longtemps les limites de son flegme.

— *Goddam, goddam !* tout cela ne sert à rien. La police secrète de Naples est au courant de tout, vous dis-je. Elle sait encore que vous êtes un sacrilége et que vous avez volé une parure précieuse à la sainte madone de Lorette.

— Une parure? répéta le gentleman, qui se mit à écumer de rage.

— Une parure, qu'hier soir vous avez offerte comme une faible marque de votre repentir à une autre sainte, la maîtresse de l'illustre signor Barbaja, le protégé de la police secrète de Naples.

— *Goddam! Goddam! Goddam!*

— Vous voyez, signor Giacomini, que rien, absolument rien n'est inconnu à la police secrète de Naples. Nier serait donc chose inutile. Mais nous voyons avec consternation, nous, délégués de la police secrète de Naples, que vous êtes en outre un faux joueur, ajouta l'agent en examinant avec attention les trois dés de sir Habacuc. Ces dés sont pipés...

— Cela ne vous regarde pas. Je puis

m'amuser à jouer seul avec les objets qui me conviennent...

— C'est ce que l'on décidera plus tard; en attendant, vous n'avez rien autre chose à faire qu'à nous suivre.

— Où donc?

— Question tout à fait superflue! En prison! En prison!

— Ah! la patience m'échappe à la fin! Délégué de la police secrète de Naples, déguerpissez à l'instant, ou préparez-vous à être étranglé par moi! s'écria le gentleman.

Et il se précipita sur le délégué les poings fermés.

— A l'assassin! à l'assassin! cria l'agent.

— Au secours! au secours! exclamèrent ses deux acolytes.

Au même moment la porte s'ouvrit; une garde composée de sept hommes, et qui avait accompagné les sbires afin de leur prêter main forte, envahit la chambre.

— Soldats, cet homme a porté la main sur les délégués de la police secrète. Faites votre devoir: empoignez-le, emmenez-le!

— *Goddam!* cria le gentleman en cherchant à se défendre.

Quelques coups de crosse de fusil le convainquirent bien vite que toute résistance était inutile. Les soldats l'entraînèrent en bas de l'escalier. Une voiture attendait à la porte de la rue. La police le conduisit en prison.

X

Toute une semaine s'était passée depuis son arrestation, et le prétendu chef de bandits, l'incendiaire, le sacrilége supposé, n'avait pas encore été interrogé. Le pauvre, le malheureux gentleman! s'il eût emporté avec lui l'ouvrage de Calegari et ses trois dés, il eût du moins pu tout à son aise employer ce loisir à composer de nouvelles valses, car sir Habacuc s'était proposé d'en dédier à lady Monmouth une soixantaine à la fois. Mais il ne pouvait travailler sans outil. Aussi perdit-il son temps et sa patience, et le neuvième jour de sa détention s'étant écoulé sans interrogatoire, il s'a-

dressa le lendemain à l'ambassadeur anglais. Il lui narra toute l'aventure, en lui faisant remarquer que c'était agir contre le droit des gens que de ravir la liberté, sur un soupçon ridicule, à un sujet de Sa Majesté Britannique, et de le retenir captif au pain et à l'eau dans un sombre cachot, sans songer à le mettre en présence du juge d'instruction. Le onzième jour, sa plainte arriva dans les mains de l'ambassadeur, qui, le douzième jour, se rendit en personne chez le ministre de la police afin de lui exposer son mécontentement au sujet de cette conduite inexcusable. Le treizième jour, sir Habacuc subit un premier interrogatoire ; un second eut lieu le quatorzième et un troisième le quinzième jour. Le seizième jour enfin, il fut reconnu complétement innocent et remis en liberté.

Le ministre de la police fit venir Barbaja, Barbaja fit venir son espion pour demander à ce dernier de qui il tenait la nouvelle que sir Habacuc fût le chef d'une bande de brigands, un incendiaire, et cætera. Le souffleur répondit que toute cette histoire lui avait été racontée sous le

sceau de la plus sévère discrétion par le maestro Gioachino Rossini. Le lendemain matin, le ministre cita devant lui le *Cygne de Pesaro.*

— Le souffleur, dit Son Excellence, a déclaré que vous étiez la cause de ce regrettable quiproquo.

— Pourquoi mentirais-je? Oui, Excellence, je me suis permis cette petite plaisanterie; j'ai voulu m'amuser un peu aux dépens de l'espion de Barbaja.

— Cette plaisanterie a eu pour résultat de priver pendant seize jours le très-honorable baronnet Habacuc de sa liberté. Vous comprendrez, maestro...

— Que la police s'est gravement compromise. Mais est-ce ma faute à moi ? N'était-il pas du devoir de l'autorité de s'assurer de la vérité de l'accusation, avant d'avoir recours aux moyens extrêmes ? N'était-il pas de la dernière imprudence, sur la simple déposition de Barbaja, de retenir un innocent pendant quatorze jours en prison, sans l'interroger ?

— Quel fatal événement! comment réparer cette erreur?

— Sir Habacuc est un homme avec lequel on peut s'entendre. Que Votre Excellence déclare au baronnet combien elle déplore que la précipitation de ses agents l'ait fait passer pour un incendiaire, et il vous pardonnera de bon cœur.

— J'irai le trouver aujourd'hui même, dit le ministre.

C'est ce qu'il fit.

D'abord notre gentleman se montra très-irrité. Il signifia au ministre qu'il sommerait la presse anglaise de rendre un compte fidèle de l'acte scandaleux commis par la police secrète de Naples, assurant qu'il ne se reposerait pas avant d'avoir obtenu du gouvernement napolitain la satisfaction la plus éclatante. Lorsque le ministre, épouvanté de ces menaces, le pria de couvrir toute cette aventure du manteau de la charité chrétienne, la juste indignation inspirée au gentleman par l'outrage qu'il avait reçu, fit bientôt place à un pardon généreux.

— Le plus fâcheux dans cette affaire, se dit-il, c'est que j'ai passé seize jours sans augmenter mon musée d'un nouveau por-

trait. Il s'agit maintenant de regagner au plus tôt le temps perdu.

Alors sir Habacuc se fit peindre coup sur coup sous la figure du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, et immédiatement après, sous la forme du matin, du milieu du jour, du soir et de la nuit.

De cette façon sa galerie s'était accrue, dans l'espace de deux mois, de huit portraits nouveaux. Encore sept numéros et sa tâche était remplie.

Entre temps et grâce à ses dés, il composait chaque jour une valse nouvelle. Lorsque enfin il eut atteint le nombre soixante, il recopia au net toute la collection, lui donna le nom de *Valses de Monmouth*, en l'honneur de lady Esther, et remit son manuscrit au graveur, en lui recommandant d'exécuter avec le plus d'élégance possible son œuvre I et principalement le frontispice, mais de n'en tirer pour le moment que deux exemplaires. Il en garda un pour lui, et offrit l'autre à sa donna Esther.

— Milady, fit le baronnet, Sargines vient trouver sa ravissante Sophie, pour déposer au pied de son trône le premier fruit de

son génie musical, comme une marque de son éternelle obéissance, comme un témoignage de sa fidélité à toute épreuve.

Lady Monmouth, les yeux rayonnants de joie, prit l'œuvre I de son adorateur, recouvert d'une enveloppe de velours vert foncé et l'ouvrit afin de lire le frontispice.

— Ciel! s'écria milady en pâlissant tout à coup.

— D'où vient cet effroi? Qu'avez-vous vu?..

— Une faute d'impression qui va me livrer à la risée publique.

— Milady, veuillez vous expliquer plus clairement...

—Les airs de danse qui me sont dédiés, vous les avez appelés *valses de Mammouth.*

— Valses de Mammouth? *Goddam!*

— Baronnet, c'est un outrage indigne!

— Milady, c'est une indigne faute d'impression! Le misérable graveur, qui n'aura pas pu lire mon écriture, a fait de Monmouth — Mammouth.

— Gentleman, pouvez-vous le jurer?

Sir Habacuc, prenant aussitôt un air grotesque à force d'être sérieux, leva l'in-

dex et le doigt du milieu de la main droite, et dit avec un sang-froid glacial :

— Je le jure!

— Alors je vous pardonne et en signe de réconciliation je vous accorde ma main. Dès à présent elle est à vous.

— Ah ! je suisau comble de mes vœux!..

Trois jours après, la *Gazetta del regno delle due Sicilie* annonçait les fiançailles de lady Esther Monmouth et du baronnet Habacuc Millbury.

Il manquait encore à l'heureux fiancé sept portraits pour parfaire le nombre mille. Afin de compléter son musée, il se fit peindre sous le costume allégorique des sept jours de la semaine, à savoir, en dimanche des Rameaux, en lundi perdu, en mardi-gras, en mercredi des cendres, en jeudi saint, en vendredi saint et en samedi, sous les dehors du sabbat des juifs.

Le dernier portrait achevé, il se rendit chez sa fiancée et lui dit :

— Mon musée est terminé, mon pari de quarante mille livres sterling est gagné. Où et quand, adorable Esther, célébrerons-nous notre mariage?

— Dans notre belle patrie, en Angleterre, à Londres, le jour où le vicomte Timothy Barrington vous payera le prix de son pari perdu.

— *Yes, my dear,* fit le baronnet. Et quand partirons-nous d'ici?

— Le plus tôt sera le mieux, répliqua lady Esther, et elle pressa sur son cœur palpitant son fiancé ivre de joie et d'amour.

Huit jours avant son départ de Naples, sir Habacuc donna une fête d'adieu, à laquelle furent invités tous ses amis, et parmi eux l'auteur de son bonheur, notre maestro Rossini.

Après le souper, il offrit le bras à sa fiancée et conduisit ses hôtes dans les salons brillamment illuminés où étaient exposés ses portraits, pour leur faire admirer les mille variétés de son curieux individu.

Lady Esther Monmouth ne revenait pas de sa surprise.

— Vous devriez vous faire peindre encore une fois, dit Rossini, et puis nous montrer votre musée sans éclairage, dans l'obscurité, comme une allégorie des Mille et une Nuits.

— Savez-vous, baronnet, demanda la fiancée, quel est celui de ces portraits qui vous ressemble le plus?

— Lequel?

— Celui où, peint en Jupiter sous l'apparence d'un taureau, vous enlevez la ravissante princesse Europe.

— Il est dommage seulement, remarqua la signora Colbrand, que cet imposant taureau ait d'aussi petites cornes.

— Qu'est-ce que cela fait? répliqua maître Joachim. Milady ne peut-elle pas plus tard leur en substituer de plus grandes?

— *Yes!* fit l'excellent et sensible fiancé.

Lady Esther sourit et ne dit mot.

XI

Six semaines après, le nouvel opéra de Rossini — *Maometto secondo* (1) — fut représenté au théâtre San-Carlo avec une pompe extraordinaire. Il obtint un succès prodigieux. Le rôle principal fut chanté

(1) Plus tard, pendant son séjour à Paris, Rossini a remanié en grande partie cet opéra et l'a fait jouer sous le titre de : *Siége de Corinthe*, le 26 octobre 1826.

par Galli, et celui d'Anna par la signora Colbrand. Les plus beaux morceaux sont la cavatine si caractéristique d'Anna — *Ah! che invan,* — le superbe terzetto entre Anna, Calbo et Cristo — *Nò, tacer non deggio* — et le magnifique finale, où l'on remarque surtout le canon en *la bémol majeur*. Dans le second acte on applaudit principalement le terzetto en *la bémol mineur,* et l'admirable prière en *re mineur.*

XII

Sir Habacuc, qui sur ces entrefaites était arrivé sain et sauf à Londres en compagnie de sa vieille fiancée, se rendit cinq jours plus tard à la maison de campagne de son ami Barrington, située à huit lieues de la capitale, afin d'y toucher le montant de son pari.

— Quarante mille livres, se disait le baronnet, ne sont pas à dédaigner, surtout, quand, pour les gagner, on en a dépensé soixante mille environ. Ainsi dans ce marché je perds encore à peu près vingt mille

livres; mais en revanche je possède une galerie de mille portraits de ma personne, trésor que nul autre gentilhomme anglais ne saurait exhiber.

Arrivé au château de son ami, le baronnet demanda au portier si le vicomte Barrington était visible.

— *No!* répondit le laconique Cerbère.

— Est-ce qu'il est à la chasse?

— *No!*

— En visite dans le voisinage?

— *No!*

— Retourné à la ville?

— *No!*

— Mais il faut bien qu'il soit quelque part?

— *Yes!*

— Où donc le trouverai-je?

— Dans l'autre monde!

— Quoi, mon vieil ami Barrington est mort?

— *Yes!*

— Depuis quand?

— Depuis hier.

Le vicomte Barrington, homme blasé, qui avait vidé la coupe du plaisir jusqu'à

la lie, éprouvait depuis longtemps un grand dégoût de la vie. Informé par ses agents de Londres, du retour de Millbury et certain d'avoir perdu son pari, il avait fait en toute hâte son testament, institué les courses d'Ascot et le Jockey-club de Londres ses légataires universels, et puis — uniquement pour *jouer un petit tour* à son victorieux ami — il s'était pendu à l'un des plus beaux chênes de son immense parc.

Un valet de chambre tout habillé de deuil remit au baronnet un billet contenant les lignes suivantes :

« Lorsque tu recevras cette lettre, mon cher ami, ton ancien camarade du collége d'Eton ne sera plus qu'un cadavre. Si par hasard tu as quelques larmes à ta disposition, pleure sur moi. La vie, qui ne m'offrait plus le moindre attrait, m'était devenue à charge ; je m'en suis débarrassé. Mon esprit erre maintenant sur les rives du Styx. Si tu as envie de me revoir, moi et sir Barnabas Littleblount, ta victime, dépêche-toi de nous rejoindre bientôt. Je

t'invite à venir faire là bas une partie de whist avec nous.

Ton ami tout dévoué

Timothy Barrington. »

Le baronnet était furieux de se voir ainsi dupé. Dans le premier moment de rage, il voulut faire saisir le cadavre de son ami, qui n'était pas encore enterré, afin de le vendre aux anatomistes. Mais son avocat lui ayant expliqué que c'était une chose impraticable, il se résigna à son sort avec un calme stoïque et alla chercher des consolations dans les bras de sa disgracieuse mais opulente fiancée.

Mais lady Monmouth, qui déjà pendant le voyage avait eu sujet de regretter son choix, déclara au baronnet, après que celui-ci lui eut raconté l'issue tragique de son pari, qu'en suite de plus mûres réflexions elle était décidée à demeurer veuve.

Habacuc était désormais un homme ruiné. Le prix du pari qu'il avait gagné, lui échappait; il perdait en outre sa fiancée; tout cela lui ôta le peu de raison qui lui restait encore. Le renversement de sa

fortune le rendit complétement fou. Pour se procurer de l'argent, il voulut vendre son musée. Mais comme cette collection n'avait d'intérêt que pour lui, il ne trouva dans tout Londres qu'un seul amateur, un charitable brocanteur juif qui, en échange des mille portraits de son honorable individu, lui offrit cent livres sterling ! Alors la rage du pauvre baronnet fut à son comble. Dans cette situation désespérée il s'enferma dans sa galerie de portraits, y mit le feu aux quatre coins durant la nuit et se brûla, comme Sardanapale, sur les débris de ses trésors si chèrement achetés.

Lorsque, au bout de deux jours, lady Esther lut dans les journaux la triste fin de son ancien fiancé, elle se dit avec deux larmes dans les yeux :

— C'est cependant dommage pour lui ! car malgré toute sa laideur, il avait un je ne sais quoi d'aimable, et des favoris roux d'un effet vraiment irrésistible. Pauvre ami, que tes cendres reposent en paix !

XIII

Retournons rapidement à Naples.

Tandis que l'étoile de maître Rossini jetait chaque jour une clarté plus vive, celle de la Colbrand pâlissait de plus en plus. Avec la fraîcheur de la jeunesse, elle avait perdu la puissance et l'éclat de sa voix. En outre, il s'était levé à côté d'elle de nouveaux et admirables talents, tels que la Pesaroni et la Fodor, dont le nimbe grandissant obscurcissait l'astre de leur rivale à son déclin. La prima donna, qui exerçait une véritable tyrannie sur l'impresario enlacé dans ses filets, s'efforçait d'écarter toutes les chanteuses qui eussent pu la détrôner; mais par cela même elle augmentait le nombre de ses ennemis, qui, irrités de ses intrigues, ne lui faisaient hélas! que trop clairement sentir que son heure avait sonné et qu'il était plus que temps de céder la place à d'autres cantatrices plus habiles. L'obstination que la signora Colbrand mettait à conserver son

ancienne prééminence, la rendait odieuse, et personne ne voulait plus l'entendre.

Le seul partisan qui lui restât, était Barbaja dont la madrée coquette savait toujours réveiller de nouveau l'affection. Mais enfin, il se refroidit aussi de plus enplus à son égard, et il en résulta que la position de la Colbrand à San-Carlo devint chaque jour plus difficile. Barbaja, qui à l'instar de tout impresario, se laissait dominer par les caprices du public, aurait congédié depuis longtemps son *rossignol noir*, s'il n'eût remarqué que, vu son influence sur Rossini, son départ eût infailliblement entraîné celui du maestro, qui lui était aussi indispensable que le pain. En effet, maître Gioachino était le favori, l'idole du public, qui accourait en foule à la représentation de tous ses opéras.

Le 25 février 1821 son nouvel ouvrage — *Matilda di Shabran* (1) — obtint au théâtre Tardinone à Rome un étourdissant succès, dont le bruit se répandit aussitôt à Naples et dans l'Italie entière. Pour con-

(1) Cet opéra fut joué plus tard à Paris et à Berlin sous le titre de : *Corradino*.

server Rossini le sultan de San-Carlo devait se garder de rompre avec la signora Colbrand. D'ailleurs son inclination pour elle n'était pas encore complétement éteinte. La dernière étincelle de ce feu, attisée par la jalousie que lui inspirait le marquis Tacconi, ou, pour mieux dire, le chef de brigands Giacomini, se rallumait sans cesse. Sa rage contre ce *vil aventurier* l'empêchait seule de renoncer tout à fait à la coûteuse possession de l'amour de la Colbrand, car il était convaincu qu'elle passerait ensuite au pouvoir de son ennemi. Barbaja détestait ce rival énigmatique au point qu'il était décidé à abandonner la place à Rossini ou à tout autre, plutôt qu'au nouveau Fra-Diavolo qui autrefois avait incendié San-Carlo. La signora Colbrand avait deviné tout cela, et cette haine inextinguible l'avait constamment servie à souhait. D'accord avec Rossini, elle aurait déjà depuis longtemps demandé son congé, s'il n'eût été convenu entre eux qu'une colonie aussi productive que Barbaja ne devait être évacuée qu'après avoir été dépouillée entièrement.

— Tant que notre bouvreuil, disait la maligne signora, se laisse arracher par moi ses plumes d'or, il faut employer tous les moyens pour le retenir dans nos réseaux.

— C'est aussi mon avis, répondait Rossini, et il la laissait suivre son plan tout à son aise.

Un soir que Barbaja se trouvait dans le pavillon de sa villa en compagnie de mademoiselle Cecconi, chanteuse nouvellement engagée, arriva tout à coup l'équipage de la Colbrand, au grand saisissement de l'impresario et de sa visiteuse, qui auraient voulu que leur tète-à-tète ne fût point troublé.

— Ciel ! s'écria la Cecconi.

— Quel démon de l'enfer amène ma *vieille flamme* chez moi juste en ce moment ?

— Elle descend de voiture… elle vous a vu… impossible de m'enfuir… Mon ami, où me cacher ?

— Entre vite dans la caisse de cette horloge, fit le sultan ; elle est assez spacieuse pour que tu puisses commodément t'y blottir…

— J'étouffe là dedans, bégaya la chanteuse, qui s'était fourrée à la hâte dans l'armoire. Pourvu qu'elle ne prolonge pas trop sa visite...

— Sois tranquille, je vais me débarrasser d'elle, répliqua Barbaja, et il ferma le meuble.

Immédiatement après, la Colbrand entra tout effarée.

— Fuis, fuis! lui cria-t-elle.

— Fuir? Et pourquoi? demanda l'impresario doublement surpris.

— Pour échapper aux coups de ce furieux, qui en veut à tes jours.

— Qui ça? Tacconi?

— Le bandit Giacomini. Il y a une heure, il s'est précipité dans ma chambre et m'a dit : Angélique, ma patience est épuisée; je viens te demander pour la dernière fois si tu veux me suivre ou non? Femme adorée! s'est-il écrié en me pressant dans ses bras, mon amour pour toi a atteint ses dernières limites... tu ne seras pas plus longtemps l'esclave de Barbaja, il faut que tu me suives! — Jamais! lui ai-je répondu avec indignation et en m'arrachant à ses

horribles étreintes. — Angélique, dit-il, j'ai eu recours à mille moyens pour conquérir ton amour; mais tous mes efforts ont été superflus! Ton cœur est aveuglément attaché à un vieux singe, qui n'est pas digne de baiser la poussière de tes pieds, de dénouer les cordons de tes souliers. Je ne puis ni ne veux souffrir davantage que ta beauté, empoisonnée par un souffle impur, se flétrisse lentement; tes charmes sont des perles qu'un hasard funeste a jetées en pâture à un immonde pourceau!

— Singe? Pourceau? s'écria le sultan furieux en fermant les deux poings.

— Rappelle ta fierté, continua-t-il, délivre-toi de ce monstre, foule-le à tes pieds comme il te foule aux siens. — Êtes-vous fou? demandai-je en le repoussant. — Oui, Angélique, reprit-il; je suis fou, fou d'amour pour toi, femme céleste! Et il s'élança de nouveau de mon côté. Je saisis ma sonnette. — Eh bien, pourquoi ne sonnez-vous pas? me demanda-t-il avec un ricanement diabolique. — Je m'aperçus que le battant de la sonnette était enlevé et je criai au secours. — Vous appelez en vain, signora,

fit l'audacieux bandit : tous vos gens, gagnés par moi, se sont éloignés. Vous êtes seule et tout à fait en mon pouvoir. Viens sur mon cœur, Angélique, écoute comme il bat pour toi. Prends pitié de mes souffrances, ange adoré, viens, viens ! Fuyons ensemble ! Plus de masque inutile ! Que le voile du mystère tombe enfin ! Tu sauras tout. Je ne suis pas le marquis Tacconi réfugié génois ; je suis le brigand Giacomini, et voici l'instrument de ma vengeance, ajouta le scélérat en tirant un poignard. Suis-moi ! s'écria-t-il, et il s'efforça de m'entraîner. Mais rassemblant alors tout mon courage, toute ma force : Non ! lui dis-je, je ne te suivrai pas... je reste ici... tue-moi si tu veux ! — Ce poignard ne te frappera pas, répliqua-t-il ; il est destiné à percer le cœur de Barbaja.

— Qu'entends-je ? exclama le sultan en reculant de trois pas ; le gueux veut m'assassiner ?

— Il l'a juré sur Dieu et tous les saints. Signora, m'a-t-il dit après un instant de silence, je vous accorde trois jours pour décider si vous me suivrez ou non. Passé

ce délai, si vous ne renoncez pas à lui, je mets pour la seconde fois le feu à son exécrable ménagerie...

— Ma ménagerie? Mon théâtre? San-Carlo?

— Et puis, je vous laisse encore vingt-quatre heures pour vous soumettre à ma volonté. Une fois ce terme expiré, si vous persistez à demeurer fidèle à cet infâme, aussi vrai que je me nomme Giacomini et que je ne crains pas même le diable en personne, je le tue comme un chien!

— Comme un chien? répéta Barbaja en grinçant les dents de rage.

— Bonne nuit, signora, dit-il ensuite avec un calme qui me glaça le sang dans les veines, et il disparut comme un éclair.

— Colbrand, tu vois que décidément le coquin ne peut vivre sans toi. Rends-moi donc de grâce un seul et dernier service : cède aux instances de ce chenapan, et puisqu'il le faut, fuis avec lui aujourd'hui même.

— Moi, me donner à un bandit? Fuir avec un voleur? Jamais! jamais!

— Mais faut-il que pour toi je laisse

incendier une seconde fois mon théâtre? Faut-il que je me laisse assassiner?

— Je t'ai prévenu... tu peux te mettre à l'abri...

— Mais comment?

— C'est ton affaire!

— Ta fidélité maudite me perdra, ton amour causera ma mort... je t'en prie, je t'en conjure, pars avec ce coupe-jarret...

— Signor Barbaja, est-ce que vous voulez m'insulter?

— Non, mon trésor, je ne veux qu'être délivré de toi le plus tôt possible...

— Je reste à Naples tant que durera mon contrat...

— Je te paierai tout ce que tu exigeras, mais va-t'en... va-t'en!

— Fort bien, monsieur je m'en irai, dit, la Colbrand.

— Adieu! adieu!

— Tu es donc bien pressé? Je resterai ici cette nuit...

— Quoi! Tu veux rester ici?

— Est-ce que je n'y suis pas comme chez moi? Est-ce que je n'ai pas couché sous ce toit bien souvent?

— En effet; mais aujourd'hui c'est impossible. Il n'y a qu'un seul lit dans toute la maison...

— Un seul lit? répéta-t-elle avec un sourire dédaigneux; eh bien, je coucherai sur le sofa... sur le parquet... peu importe où...

— Je te dis, Colbrand, que cela ne se peut pas.

— Pour quelle raison?

— Je suis trop agité...

— Et moi, je suis rompue de fatigue. Quelle heure est-il? demanda la prima donna.

Et elle s'approcha de l'horloge dont la grande cage cachait la pendule supplémentaire que nous savons.

La pauvre Cecconi fut prise d'un tel effroi, qu'elle tressaillit violemment et que sa tête alla toucher le balancier qui, faute d'espace pour se mouvoir, s'arrêta tout court.

— Qu'est-ce que cela? demanda la Colbrand.

— Pourquoi cet air de surprise?

— Cette horloge, qui marchait il n'y a

qu'un moment, vient de s'arrêter soudain, comme si la peur l'avait saisie...

— Apparemment elle n'aura pas été remontée...

— C'est cela, et je vais réparer cette négligence...

— Non, Colbrand... c'est inutile!

— Ah çà! mais qu'y a-t-il donc là derrière?..

— Votre très-humble servante, signora Colbrand, répondit mademoiselle Cecconi, qui, pour mettre enfin un terme à cette scène pénible, sortit de sa cachette comme un *deus ex machinâ*.

— Tiens, c'est vous, signora Cecconi, répliqua la prima donna avec un sourire simulant l'innocence, mais recélant dans ses plis la méchanceté la plus perfide. Si j'eusse pu me douter que vous étiez cachée là dedans, je me serais gardée de mettre mon ami Barbaja dans un si grand embarras. Voyez, ma chère, comme il est haletant! La sueur lui coule du front. Ne l'avez-vous pas entendu me dire qu'il était très-agité aujourd'hui? Ah! je comprends maintenant, ajouta-t-elle, et elle poussa un

malicieux éclat de rire. Signora Barbaja, poursuivit-elle, vous vous êtes procuré là une gentille petite horloge. Il est seulement dommage que la caisse ait plus de valeur que les ressorts, que l'écorce soit plus belle que le noyau. Cette opinion n'est-elle pas aussi la vôtre, ma chère amie? Il y a des horloges qui ont un cadran superbe; mais en les examinant de près, on s'aperçoit qu'on est affreusement trompé. Ne trouvez-vous pas, chère enfant, que j'ai raison?

— Signora, je ne me connais pas en horloges...

— Et moi, je m'y connais très-bien. Ainsi, il existe entre autres des horloges à musique qui d'abord éblouissent un imbécile au moyen de quelques notes qu'elles exécutent avec beaucoup de peine, mais qui bientôt engendrent l'ennui, parce qu'elles ne savent que répéter éternellement un seul et même morceau. Mais, mon cher ami, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Bonne nuit, bonne nuit, mon enfant, dit la Colbrand du ton le plus affectueux, en serrant sa rivale dans ses

bras et la baisant au front. Signora Barbaja, continua-t-elle, je vous souhaite du fond du cœur un doux et agréable repos.

— Dors bien, Colbrand, dors bien!

— A propos! s'écria-t-elle en se retournant au moment de franchir le seuil de la porte, si je ne me trompe, tu m'as dit tout à l'heure qu'il n'y avait qu'un seul lit dans toute la maison...

— C'est malheureusement la vérité.

— En ce cas je plains la pauvre signora, ajouta-t-elle en désignant la Cecconi. La pauvre enfant sera forcée de coucher sur la paille où elle sera exposée à se refroidir. Mais au bout du compte, cela ne me regarde pas! Bonne nuit, bonne nuit! répéta-t-elle encore une fois. Puis elle se mit à chanter la cavatine de Rosine — *Lindoro mio sarà* — et sortit en fredonnant joyeusement, comme si la découverte qu'elle venait de faire ne l'affligeait pas le moins du monde.

— Quel démon que cette femme! balbutia l'impresario, qui maintenant respira plus à l'aise.

— Demain matin on saura au théâtre

et demain soir dans toute la ville que je me suis cachée dans la caisse de votre horloge. Votre Colbrand est capable de commander à des chansonniers une demi-douzaine de vaudevilles à mon sujet...

— Ne t'inquiète pas, mon trésor! Je saurai bien apaiser sa colère.

La Cecconi se calma peu à peu, mais l'anxiété de Barbaja ne fit qu'augmenter à tout instant. La terrible menace faite par le bandit d'incendier son théâtre et de l'assassiner vingt-quatre heures après, le tourmentait tellement, qu'il appela son valet de chambre.

— Que désire votre seigneurie?

— Prends une voiture, transporte-toi de suite en ville, cours chez le costumier du théâtre et dis-lui de confectionner d'ici à demain matin un justaucorps de gomme élastique.

— Pour qui? demanda sa jolie visiteuse.

— Pour moi! La prudence est la mère de la sûreté. A dater de demain je porterai ce justaucorps sous mes vêtements.

— Et pourquoi cela?

— Pour me garantir du poignard de ce mécréant.

Le courage est une belle vertu.

XIV

Le lendemain matin, dès que le costumier du théâtre eut apporté au sultan de San-Carlo la carapace de gomme élastique, Barbaja, cuirassé comme Cromwell, se rendit directement de sa villa chez le ministre de la police, avec lequel il vivait sur le pied de l'intimité. Barbaja était l'ami de ce personnage et son banquier dans l'occurrence. Chaque fois que Son Excellence daignait avoir besoin d'argent — ce qui n'arrivait que trop souvent, hélas! — il s'adressait à l'impresario, qui lui avançait de petites sommes contre de gros intérêts. On sait que tout créancier s'arroge envers son débiteur certaines prérogatives dont celui-ci doit s'accommoder bon gré mal gré, afin de tenir toujours son tyran dans de bonnes dispositions. Le sultan, qui avait dans sa poche plus d'un billet que le mi-

nistre avait oublié de payer, poussait la familiarité jusqu'à tutoyer son débiteur.

— Excellence, dit-il au ministre, ta police ne vaut pas un zeste.

— Pourquoi cela?

— Elle souffre qu'au centre de la capitale d'audacieux bandits troublent la sécurité des habitants...

— Pures chimères, mon bon ami. A Naples il n'y a de bandits que dans ton imagination.

— Je te répète, Excellence, qu'il s'y trouve aussi des scélérats en chair et en os qui menacent nos propriétés, notre vie...

— Voyons, parle; as-tu encore appris quelque chose de nouveau?

— Hier au soir le brigand Giacomini — le même qui précédemment a exercé ici son industrie sous le masque du marquis Tacconi — s'est introduit dans la demeure de la Colbrand, et le poignard à la main, il l'a engagée à s'enfuir avec lui. Comme elle refusait obstinément de la suivre, il a déclaré qu'il lui laissait trois jours de réflexion, ajoutant que si d'ici là elle n'avait

pas renoncé à moi, il était résolu — ô lâcheté sans exemple! — à mettre pour la seconde fois le feu à ma *ménagerie*, à mon théâtre San-Carlo.

— Attends, mon cher ami, et ne t'inquiète pas.

— Ce nouveau Fra Diavolo est un franc gredin que je crois capable des forfaits les plus atroces. Une fois sa vengeance assouvie et mon théâtre réduit en cendres, il lui accordera, a-t-il ajouté, vingt-quatre heures pour réfléchir encore — et dans le cas où elle ne consentirait pas à se rendre — il veut m'assassiner... entends-tu, Excellence, m'assassiner!

— Attends, te dis-je, et nous verrons.

— Tu en parles bien à ton aise, Excellence. Je n'ai pas une peau de rhinocéros, et ma vie n'est plus en sûreté. Par précaution je porte depuis ce matin sur le corps un gilet de gomme élastique et sous cette cuirasse je sue comme un mouton à la broche. Elle me préservera d'un coup de poignard, c'est vrai; mais s'il m'envoyait une balle dans la tête... hein?

— Dame! tu serais perdu, fit le ministre

qui ne put s'empêcher de rire de la terreur de l'impresario.

— Tu as beau rire, ingrate Excellence. Ce n'est pas à tes jours qu'il en veut ; il a soif de mon sang, parce que je suis son rival préféré.

— Heureux mortel ! Le ciel n'a pas départi à chacun le bonheur de posséder une amie aussi ravissante que ta donna Colbrand.

— Le diable emporte un bonheur qui nous expose au danger d'être traîtreusement assassiné à toute minute ! Il est de ton devoir, Excellence, de me protéger contre cet infâme bandit, et cela pour deux motifs, d'abord, tu es le chef de la police, et puis, tu es mon débiteur.

— Deux choses aussi désagréables l'une que l'autre. Mais pour le moment je ne puis que te donner l'excellent conseil d'attendre avec patience ce qui doit arriver.

— Voilà qui est facile à dire, Excellence ; moi, j'exige que tu agisses avec énergie et que tu trouves le moyen de mettre une fois pour toutes ce forcené hors d'état de nuire.

— Parle, que veux-tu que je fasse?

— Puisque ni tes espions ni les miens ne sont parvenus à découvrir la trace de ce monstre, je demande que tu promettes une somme d'au moins cinq mille ducats à qui t'apportera sa tête...

— Une somme de cinq mille ducats...

— Que je m'engage à payer.

— Que tu t'engages à payer? Fort bien, ton vœu va s'accomplir immédiatement. Demain matin je ferai publier dans tous les journaux de Naples que celui qui livrera aux mains de la justice le bandit Giacomini, mort ou vivant, peu importe, recevra de moi une récompense de cinq mille ducats. Mais, mon ami, quand déposeras-tu cette somme chez nous?

— Dans deux heures au plus tard, répondit Barbaja, qui commença à respirer plus librement. Hélas! Excellence, si tu savais comme ton ami sue dans sa cuirasse de gomme élastique, tu n'aurais pas la cruauté de rire et de te repaître impitoyablement de ses mortelles angoisses.

— Courage, mon cher Barbaja, le prix de cinq mille ducats ne manquera pas son

effet. Le brigand ne nous échappera point.

— Que Dieu le veuille ! soupira l'impresario.

Une heure après, il déposait les cinq mille ducats entre les mains du ministre.

XV

Le jour suivant — le 8 mars 1822 — on lisait l'annonce en question dans toutes les feuilles publiques de Naples. La récompense promise mit en émoi la population entière et surtout la légion des lazzaroni, dont chacun fit un vœu différent, si la madone ou saint Janvier daignait consentir à l'aider dans la recherche de ce précieux coquin. L'un jura de ne plus jouer à la loterie, l'autre de ne plus manger de macaroni. Celui-ci s'engagea à offrir à saint Janvier un cierge gigantesque, celui-là à se traîner sur ses genoux de Naples jusqu'à Lorette, pour y aller adorer la miraculeuse image de Marie et remercier la mère de Dieu. Toute la ville parlait du nouveau Fra Diavolo, et chacun voulait

gagner la somme promise pour sa capture. Mais vingt-quatre heures s'étaient écoulées et toutes les investigations avaient été sans résultat.

Le lendemain matin — Barbaja avait résolu de ne pas sortir du tout ce jour-là par crainte du brigand — son espion, *la Marmotte,* se fit annoncer chez le sultan pour lui communiquer une nouvelle de la plus haute importance.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il au souffleur, dès qu'il fut entré.

— Un malheur, un malheur inouï!

— San-Carlo est-il en flammes?

— Pas encore.

— Giacomini est-il arrêté?

— Pas encore.

— Eh bien, voyons, qu'y a-t-il?

— On a affiché pour ce soir la neuvième représentation de la *Zelmira* (1) de Rossini.

(1) Cette pièce, de l'abbé Totola, est une imitation de la tragédie française écrite par de Belloy sous le même titre. La première représentation de cet opéra eut lieu au théâtre San-Carlo le 16 février 1822. Les rôles étaient ainsi distribués : Zelmira-Colbrand, Emma-Cecconi, Antenore-Nozzari, Illo-David et Polidori-Ambrogi. La musique eut un succès extraordinaire.

— Sans doute, et toutes les loges sont déjà louées. Imbécile, tu appelles cela un malheur?

— Faites annoncer sans retard que cet opéra ne peut être joué...

— Pourquoi pas?

— Par une raison bien simple...

— Parle, abominable *Marmotte,* ou je t'étrangle.

— Ce matin... à quatre heures... quelqu'un est parti....

— Qui est-ce qui est parti ?

— La dame qui doit chanter aujourd'hui le rôle de Zelmira.

— La Colbrand?

— Comme vous devinez ça tout de suite !

— Partie, sans m'en demander la permission, partie sans prendre congé de moi? Et où est-elle allée?

— A sa maison de campagne.

— A Castenato. Et dans quel but? dans quelle intention? pourquoi?

— Pour se marier.

— Avec qui?

. .

— Avec un homme qu'elle aime déjà depuis des années...

— Avec le misérable bandit?

— Non, pardonnez-moi, avec un très-honnête homme...

— Son nom ?

— Joachim Rossini.

— Dieu tout-puissant, je te remercie ! s'écria Barbaja ; et il tomba à genoux.

— Vous remerciez Dieu? Pourquoi donc ça? demanda le souffleur.

— Animal, parce que je suis enfin débarrassé d'elle !

— Heureuse Colbrand ! fit la *Marmotte* d'un air narquois.

— Pauvre Rossini ! soupira l'impresario.

XVI

Le 10 mars, au moment où la signora Cecconi lui expliquait, tout en déjeunant, les conditions moyennant lesquelles elle consentait à succéder aux doubles fonctions de la Colbrand, Barbaja reçut l'épître suivante :

« Mon ami, la signora Colbrand me charge de t'informer que nous courons sur la route de Bologne, pour célébrer notre mariage immédiatement après notre arrivée à Castenato. Si tu tiens à assister à la cérémonie, commande des chevaux de poste dès la réception de cette lettre, et viens nous rejoindre au galop. Ma fiancée, qu'une envie de rire invincible empêche d'écrire, me dit en outre de te saluer en son nom et de t'avertir que tu ne dois plus avoir peur du bandit en question, attendu que le terrible Giacomini, qui menaçait d'incendier ta *ménagerie* et de t'égorger, n'existe pas plus que le marquis Tacconi, ce cauchemar qui t'a causé tant d'insomnies. Ces êtres imaginaires étaient deux excellents pions, qui, sur l'échiquier de l'amour et de la jalousie, ont rendu d'inappréciables services à ma fiancée, et qui, après avoir donné sans trêve ni merci la chasse au stupide roi de San-Carlo, ont fini par le faire mat. Maintenant, vieux imbécile, tu peux déposer sans crainte ta cuirasse de gomme élastique et te tranquilliser complétement, car ni Tacconi ni Gia-

comini ne t'arracheront un cheveu de la tête.

« Adieu ! Nos compliments à ton horloge, et conserve un peu d'amitié à ton très-affectionné

Joachim Rossini. »

« P. S. Tu as promis cinq mille ducats à qui livrerait Giacomini. Tu peux — en t'abstenant au besoin de les affranchir — nous les envoyer comme présent de noce à Castenato où nous passerons les premières semaines de la lune de miel. »

— Coquin ! s'écria l'impresario, qui sentit un Vésuve tomber de sa poitrine à l'idée qu'il pourrait se débarrasser de son enveloppe de gomme élastique, tu crois avoir joué une farce à ton ami en lui enlevant la Colbrand ; tu te trompes, maestro, car tu m'as fait un plaisir dont je ne saurais assez te remercier, dit Barbaja ; et il embrassa la nouvelle sultane.

— Tacconi n'était donc qu'un fantôme inventé pour t'effrayer ? Nous nous en souviendrons, murmura la remplaçante de

la Colbrand. Qui sait ! cela nous sera peut-être aussi utile un jour !

XVII

Le lendemain matin l'impresario battu et content courut chez le ministre de la police, afin de réclamer le dépôt des cinq mille ducats qu'il avait placés sur la tête du fabuleux bandit.

— Mon cher, dit son Excellence, tu viens trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, car, vois-tu — il ne faut pas m'en vouloir — j'ai déjà appliqué cette bagatelle à un autre usage.

— Sais-tu bien , fripon... Excellence, voulais-je dire, qu'un fonctionnaire de l'Etat qui s'approprie l'argent qu'on lui a confié...?

— Je sais tout, mais n'es-tu pas mon ami ? Ne suis-je pas le tien ?

— Et comment peux-tu me prouver ton amitié ?

— Avec ce papier, reprit le ministre, et

il tendit un diplôme à Barbaja. Hier dans la séance du conseil d'Etat, Sa Majesté le roi a daigné te nommer, sur ma proposition, chevalier de l'ordre de Saint-Janvier de quatrième classe.

—Ah ! mon Dieu ! je me sens défaillir... Excellence, retiens-moi... la joie va me faire perdre la raison...

—Chevalier Domenico Barbaja, recevez nos félicitations sincères !

Barbaja tomba dans les bras de son ami. Son vœu le plus ardent était réalisé.

XVIII

Le 15 mars 1822 eut lieu à Castenato le mariage de la signora Isabelle Angélique Colbrand avec le maestro Gioachino Rossini. — Parmi les invités se trouvaient David et Nozzari.

Le jour de la cérémonie, madame Rossini commit sa première sottise. Elle assura toute sa fortune à son époux. L'amour nous rend aveugles et... bêtes.

XIX

Nous avons accompagné notre illustre ami depuis son premier début dans le monde jusqu'à l'époque de son mariage. Maintenant nous allons jeter encore un regard fugitif sur la fin de sa carrière, et puis, nous prendrons congé de lui et de nos complaisants lecteurs.

Tout de suite après son mariage il se rendit à Vienne et de là à Paris avec sa femme. Qui pourrait énumérer les distinctions et les hommages, les ovations et les apothéoses, qui, dans ces villes comme partout ailleurs, accueillirent le fameux maestro, le Rembrandt de la musique?

Qu'il nous soit permis de n'en citer que quelques exemples.

En 1821 on représenta au théâtre Carcano un ballet intitulé : *il Ritorno d'Orfeo dal infero, ossia la gloria del celebre maestro Rossini.* — Dans ce divertissement Orphée ramène son Eurydice de l'enfer sur la terre au moyen de la romance de *l'Otello* de Rossini, jouée sur la flûte.

Deux années plus tard, l'Académie ordonna que son buste fût placé à Pesaro sa ville natale. Non contents de cela, les membres du conseil communal décidèrent qu'une statue de grandeur naturelle, représentant leur célèbre compatriote, serait érigée de son vivant devant la maison de ville, afin que *les habitants de la campagne qui venaient le mardi et le vendredi au marché, eussent l'avantage de pouvoir admirer leur illustre concitoyen*.

—Et combien cette plaisanterie coûtera-t-elle? demanda Rossini à l'orateur de la députation qui venait lui annoncer ce projet.

— La commune a voté préalablement une somme de douze mille lire.

— A quoi bon cette dépense! Je vais vous faire une meilleure proposition. Payez-moi la moitié de cette somme et deux fois par semaine je viendrai poser en personne sur la place du marché, afin que mes compatriotes puissent s'amuser à me regarder tout à leur aise pendant une heure.

L'histoire ne fait pas mention de la réponse du conseil communal à cette ouverture.

Bientôt après, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV lui décerna la croix de l'ordre du Mérite, nouvellement institué, et un mois plus tard — bonheur inouï! — il fut nommé membre honoraire de l'Académie des arts de Berlin. On prétend qu'à la réception du diplôme notre aimable maestro aurait bâillé pour la première fois de sa vie et se serait écrié :

— Allons! il ne me manquait plus que cela!

Séparé de la signora Colbrand, à laquelle il a assigné une très-modeste rente, il vit depuis 1836 à Bologne — *procul a Jove, procul a fulmine* — se régale de macaroni, souffre de la pierre, tient ses grasses et blanches mains enfoncées dans ses poches, bâille et dit comme le roi Salomon :

— *Tout n'est que vanité sous le soleil* (1)!

(1) Après son départ de Naples, il a composé *Semiramide* pour Venise, le *Siége de Corinthe*, le *Comte Ory* et *Guillaume Tell* pour Paris. Ce dernier opéra est son chef-d'œuvre.

XX

Voici le jugement porté sur notre héros par le célèbre musicien Giuseppe Carpani dans la *Biblioteca italiana.*

« On a dit du génie qu'il était de sa nature de ne pas laisser le monde tel qu'il l'a trouvé à sa naissance. Rossini est aussi un exemple de la vérité de cette assertion. Les lyres d'or des Païsiello, Zingarelli, Fioravanti, Salieri, Paër et Portogallo étaient devenues muettes. Cherubini et Spontini, dont les œuvres enrichissaient la France, étaient perdus pour la musique italienne. Parmi les jeunes compositeurs brillaient Pavesi, Farinelli, Generali, Coccia, Nicolini ; mais ils ne suffisaient pas à nos exigences. Le mécanisme, la marche et le coloris des airs, des rondeaux, des duos, et cætera, ressemblaient encore à ce qu'ils étaient quarante années auparavant. Alors apparait l'Orphée de Pesaro. Un torrent de mélodies neuves et fraîches coule de sa plume ; il dédaigne le chant chromatique

et passe avec une habileté surprenante au chant diatonique, qui donne à ses mélodies une variété si merveilleusement belle. Il mêle avec un bonheur étonnant le dramatique au lyrique, le pindarique à l'anacréontique, et entrelace ses compositions d'effets saisissants. Avec de magnifiques accords de septième, il exprime le cri du désespoir; avec d'étincelantes octaves, le ravissement de la joie et de l'amour. Ses instruments ont de la vie, de l'âme, du feu; son crescendo est nouveau et d'un entrain irrésistible. Mais la qualité essentielle sur laquelle repose le prodigieux pouvoir de sa musique, c'est son chant, si beau, si suave, si neuf, si inexploré. Dans quel lieu les vivifiantes mélodies de Rossini n'auraient-elles pas pénétré? La puissance de la musique ne consiste pas dans de savants accords; elle consiste dans la magie mystérieuse de la mélodie. Les accords restent dans l'orchestre, le chant parcourt le monde, nu et gracieux, comme Vénus, qui sort de l'Océan et soumet la terre à ses charmes enchanteurs. La nature n'a qu'un langage pour les peuples civi-

lisés : quand elle parle ce langage, elle est comprise des nations de tous les pays, de toutes les zones; et toutes, elles se pendent avec extase à ses éloquentes lèvres. Si ce langage possède en outre un attrait de nouveauté, s'il s'écarte des idées réchauffées mille et mille fois, alors à la beauté du chant se joint encore la magie du charme inséparable de ce qui est neuf, et l'effet en est grand, éclatant, merveilleux. Telle est l'histoire de la musique de Rossini. »

XXI

Voici la liste chronologique des ouvrages que notre illustre ami a composés jusqu'à ce jour, et qui lui ont acquis une gloire immortelle.

Il composa en:

1810. *Il Cambiale di matrimonio.*
1811. *L'Equivoco stravagante.*
1812. *Demetrio e Polibio.*
L'Inganno felice.
Ciro in Babilonia.

La Scala di seta.
La Pietra del paragone.
L'Occasione fa il ladro.

1813. *Il Figlio per azzardo.* — Cet opéra est celui que M. Offenbach a fait représenter au théâtre des Bouffes-Parisiens, le 29 décembre 1857, sous le titre de *Bruschino.*
Tancredi.
L'Italiana in Algeri.

1814. *Aureliano in Palmira.*
Il Turco in Italia.

1815. *Elisabetta.*
Sigismondo.

1816. *Torvaldo e Dorliska.*
Il Barbiere di Siviglia.
La Gazetta.
Otello.

1817. *La Cenerentola.*
La Gazza ladra.
Armida.

1818. *Adelaide di Borgogna.*
Mosè in Egitto.
Ricciardo e Zoraide.

1819. *Ermione.*
Odoardo e Cristina.

La Donna del lago.
1820. *Bianca e Faliero.*
Maometto Secondo.
1821. *Matilde di Shabran.*
1822. *Zelmira.*
1823. *Semiramide.*
1825. *Il Viaggio a Reims.*
1826. *Le Siége de Corinthe.*
1827. *Moïse.*
1828. *Le Comte Ory.*
1829. *Guillaume Tell.*

XXII

VINGT-TROIS ANS PLUS TARD.

Durant l'automne de l'année 1845, l'auteur de ce livre faisait un voyage en Italie. De Florence il se rendit en toute hâte à Bologne, pour y revoir, après un intervalle de quinze ans, l'homme dont le nom tient le premier rang sur la petite liste de ses sympathies.

Le lecteur comprendra sans peine que je veux parler de Rossini.

Mon premier soin, en arrivant à Bolo-

gne, fut de m'informer si Rossini s'y trouvait. Je reçus une réponse affirmative, et ce fut une douce musique pour mon oreille. Je me munis d'un cicerone et me fis conduire à son domicile. Deux heures sonnaient dans ce moment. Mon Mentor, l'un des plus enragés babillards de toute la chrétienté, se montra très-surpris du sérieux avec lequel j'accueillais son verbiage, et sa physionomie prit un air des plus comiques. Il portait une perruque de diverses couleurs et un pantalon de nankin, qui datait d'avant le déluge et qui était trop court d'une demi-aune. Sa langue ne m'en parut que plus longue ; toujours en mouvement, elle ne se reposait pas une seconde.

— Vous êtes Français ? me demanda-t-il dans un jargon moitié français moitié italien.

Je me contentai de lui répondre par un non laconique.

— Espagnol ? continua-t-il.

— *No !*

— Portugais ?

— *Niente !*

— *Inglese ?*

Je hochai la tête.

— *Tedesco?*

Un second hochement le mit au désespoir.

Il marcha une minute à côté de moi en réfléchissant, murmura à voix basse quelques mots inintelligibles et recommença ensuite à m'assiéger de nouvelles questions.

— Russe?

— Non!

— Polonais?

— Pas du tout!

— Suédois?

Je secouai la tête. A bout de ses questions, il se tenait devant moi comme un Œdipe dérouté, les yeux ouverts et le regard fixe.

— *Americano?* s'écria-t-il soudain.

Je répondis par le même geste. Alors un léger mouvement de colère intérieure glissa sur ses lèvres; il me regarda d'un air courroucé, étendit les bras et s'écria:

— *Ma, corpo di madonna!*

J'eus pitié de sa curiosité et lui répliquai enfin:

— *Io sono Tauchanese!*

Il voulut savoir à quelle partie du monde appartenait ma ville natale.

Je lui expliquai que Taucha était la capitale du royaume de la Cochinchine et qu'elle avait dix fois au moins plus d'étendue que Bologne. Il écarquilla les yeux et manifesta une surprise extrême.

— Connaissez-vous le maestro Rossini? me demanda-t-il ensuite.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Depuis quand?

— Depuis quinze ans.

— Moi, reprit mon guide, je le connais depuis trente-neuf ans, et autrefois, alors qu'il étudiait la musique chez le père Mateï, je lui ai fait cent fois des petits prêts d'argent, car à cette époque maestro Gioachino était pauvre, très-pauvre, et moi, riche, très-riche. *Ma non è più tempo che Berta filava;* le *dio della musica* est millionnaire à présent, et moi, je suis plus pauvre qu'un rat d'église.

— Assurément, dis-je, le maestro n'a pas oublié les services que vous lui avez rendus dans sa jeunesse, et il s'est montré reconnaissant envers vous.

— Reconnaissant? répéta le jaseur avec un regard furieux, reconnaissant? Ce mot-là n'existe pas dans son dictionnaire. *Rossini è un ingrato, un avaro, un miserabile!*

Je souris d'un air incrédule; mais il me regarda avec colère et poursuivit :

— Rossini est un grippe-sou, qui se laisserait couper la langue, plutôt que de donner dix baïoques à un pauvre diable. Il entasse écus sur écus et les laisse se moisir et se rouiller dans des coffres-forts. A la place du cœur il a un sac d'argent fermé avec un nœud gordien. Et s'il pouvait au moyen d'un scudo délivrer dix malheureux du purgatoire, il se garderait parbleu! bien de le faire.

— Mon brave homme, vous exagérez, lui dis-je.

— Interrogez toute la ville. Un mendiant gratifié par lui d'une aumône est plus rare qu'un cygne noir ou un corbeau blanc.

— Mais que fait-il à Bologne?

— Il dort et bâille sur ses lauriers.

— Et sa femme, la signora Colbrand?

— Elle est mortellement malade dans

sa petite maison de campagne, à cinq lieues d'ici.

— Le maestro s'inquiète-t-il de sa position?

Mon guide haussa les épaules et garda un instant le silence; puis du pouce de la main gauche il me désigna une maison située en face de nous et me dit:

— Dans cette maison, numéro 83, demeure madame Olympe Pellicier.

— Pellicier! quelle est cette dame?

Le brave homme me regarda avec un air de compassion et continua:

— On voit que vous arrivez de la Cochinchine, car si vous étiez Européen, vous sauriez que la signora Pellicier est l'amante de Rossini.

— Est-elle jeune? demandai-je.

— Elle l'a été! reprit-il avec une gravité laconique; à présent elle n'est pas beaucoup plus jeune que notre harpagon.

— A-t-elle de la fortune?

— Quelle question! Rossini l'aime, donc elle doit être riche, très-riche.

— Est-ce qu'elle est aussi généreuse que lui?

— Plus avare encore si c'est possible !

— Et que font ces deux seigneuries de tout leur argent ?

— Voilà bien une demande de Cochinchinois ! Ils le placent à intérêt.

— Est-ce qu'ils se connaissent depuis longtemps ?

— Depuis quatorze années.

— Et s'aiment-ils en réalité ?

— Énormément. L'un attend la mort de l'autre pour avoir son héritage. Signor, voici la demeure du *Cygne de Pesaro*.

Dans la rue *San Stefano*, au numéro 101, presque en face de madame Pellicier, demeurait Rossini, non dans une maison à lui, mais dans un appartement garni chez son ami Gabussi, compositeur italien qui jouissait autrefois de quelque réputation. Quand on a gravi un bel et large escalier, orné de statues de pierre, on se trouve devant une porte sur laquelle est collée une feuille de papier blanc avec cette inscription : *Cav. Rossini*.

Mon Cicerone sonna d'abord *piano*, puis *forte* et *fortissimo*; mais la porte resta close.

— Il paraît que le *cavaliere* n'est pas chez lui, fit mon Mentor.

— Sonnez encore une fois; peut-être le domestique nous ouvrira-t-il.

— Le domestique? Rossini n'a point de domestique; le signor cavaliere se sert lui-même.

— Comment! personne...?

— Rossini n'a qu'un cuisinier qui est tout à la fois son secrétaire et son cocher.

Mon sourire d'incrédulité le révolta.

— Vous semblez ne pas me croire? Demandez à tout Bologne si je mens. Et même ce serviteur, qu'il a ramené de Paris, il l'aurait déjà depuis longtemps envoyé à tous les diables, s'il n'était pas un cuisinier exemplaire.

— Mais où le trouverons-nous maintenant?

— Le cuisinier? reprit mon vieux bavard.

— Son maître.

— Combien de temps comptez-vous rester ici?

— Jusqu'à demain matin seulement!

— En ce cas parcourons la ville, jusqu'à

ce que nous le rencontrions dans la rue. De trois à quatre heures il se promène habituellement sous les arcades, le plus souvent ici dans la *Strada San Stefano,* aux environs du théâtre del Corso.

— Et à quatre heures?

— Il va d'ordinaire visiter un de ses amis, à la campagne, pour économiser un dîner.

— Vous mentez! m'écriai-je.

— Consultez tout Bologne, répéta-t-il; le maestro est connu ici comme le loup blanc. Point de gamin, point de femme, vieille ou jeune, dans notre bonne ville, qui ne connaisse l'Ulysse de la Pénélope-Colbrand.

— Précédemment il habitait une maison à lui? demandai-je à mon tour.

— Il l'a vendue dix-huit mille piastres.

— Indiquez-la-moi.

Il m'y conduisit.

L'ancienne maison occupée par Rossini est située sur le Corso, la plus belle rue de la ville, et forme le coin de la *Strada dè Leprosetti*, n° 243. Elle porte deux inscriptions en lettres d'or; voici la teneur

de la première : *Obloquitur numeris septem discrimina vocum inter adoratum laurinemus*. L'autre : *Non domo dominus, sed dominus domo* est un peu plus prétentieuse.

De là mon vieux babillard me mena à un café, où il espérait trouver le cavaliere. Chemin faisant, il s'arrêtait à toute minute et demandait tantôt à l'un tantôt à l'autre : Avez-vous vu Gioachino ? Tous secouaient la tête et continuaient leur route. En passant il me montra la *Torre Asinelli,* tour très--élevée, sur la tête de laquelle sept siècles ont passé sans laisser de traces. Bâtie en biais dès l'origine, elle dévie de cinq pieds au moins de la perpendiculaire. Au-dessus de l'entrée de la tour on remarque les armes de Bologne : un bouclier sur lequel est écrit le mot significatif *Libertas*. Il me désigna cette inscription du doigt, et faisant une grimace des plus drôles il s'écria : *Fablette, Fablette !* (Fable, rien que Fable) et m'entraîna plus loin pour me montrer le marché aux poissons, que notre ami avait acheté et qu'il louait à des conditions extrêmement avantageuses. Ensuite

nous revînmes dans la rue San-Stefano et nous entrâmes dans le café Napoletano, où Rossini allait tous les jours, afin de nous informer si quelqu'un des habitués l'avait vu.

— Il ne tardera pas à venir, répondit-on de divers côtés, car sa voiture doit le prendre à quatre heures pour le conduire à la campagne.

— Il dîne aujourd'hui chez le marquis Marescalchi, ajouta un personnage occupé à lire les journaux.

Quel trait remarquable et caractéristique! Bologne, surnommée *la grassa* à cause de l'aisance de sa population, Bologne, la grasse Bologne, qui compte au delà de soixante et dix mille habitants, sait où Rossini dîne tel et tel jour. N'est-ce pas une preuve suffisante de l'intérêt qu'il excite à présent encore, bien que sa muse se nourrisse depuis seize ans des lauriers de *Guillaume Tell*, et ne se laisse arracher par quoi que ce soit, pas même par l'argent, de sa rêveuse fainéantise.

Mon guide m'entraîna vers la *Piazza maggiore*, pour me faire voir la fontaine

publique, le gigantesque Neptune, auquel Giovanni da Bologna a consacré plus de vingt mille livres d'airain, chef-d'œuvre qui coûta à la bonne ville de Bologne au delà de soixante et dix mille ducats. Ensuite il me fallut bon gré mal gré aller admirer l'église de saint Petronius, un édifice du XIVe siècle malheureusement inachevé, et qui d'après le plan primitif de son auteur, Antonio Vincenzo, devait surpasser en éclat et en grandeur toutes les autres églises de l'Italie. Faute d'argent, la construction en a été suspendue vers le milieu du XVIIe siècle. C'est dans cette église qu'eut lieu autre fois le magnifique couronnement de l'un des plus grands souverains de la terre : sous ses voûtes, Charles-Quint fut sacré par le pape Clément VII. Dans la *Scala della fabrica*, on voit un buste magistralement exécuté par le comte Pepoli; c'est celui de Properzia de Rossi, une artiste, qui doit la majeure partie de sa renommée à un amour malheureux, dont le commencement et la fin, le bonheur et les souffrances, inspireraient à tout autre une tragédie en Dieu sait combien d'actes !

Quant à moi, je n'aime pas les tragédies.

Aussi j'en reviens à Rossini. Un coup d'œil jeté sur ma montre m'apprit qu'il était trois heures et demie. Nous retournâmes à la hâte dans la *strada San Stefano,* à la demeure du maestro; mais celle-ci était encore fermée. A peine avions-nous descendu l'escalier et nous trouvions-nous sous les arcades de la rue, que nous entendîmes le roulement d'une voiture. Mon guide posa sa main gauche sur son front, examina de ses yeux louches l'équipage encore assez éloigné et s'écria :

— Le voici !

— Rossini? demandai-je avec joie.

— Non, son carrosse ! répondit le bavard. Mais à présent il ne peut plus tarder longtemps.

Un moment après, un coupé élégant, garni de velours rouge foncé et attelé de deux beaux chevaux, s'arrêta devant la maison portant le numéro 101. Mon cicerone s'approcha des chevaux, qui trépignaient, et tout en les caressant demanda à l'automédon qui réunissait en une seule personne trois serviteurs, le secrétaire, le

cocher et le cuisinier, si son patron, le cavaliere, tarderait encore à venir.

Le triple domestique répondit, après avoir consulté sa montre :

— Dans dix minutes il sera ici.

Pour calmer mon impatience, je me mis à siffler et à fredonner. Puis, j'arpentai le terrain comme une sentinelle à son poste et donnai audience à mes pensées. Voilà que tout à coup — à Bologne, devant l'habitation de Rossini — je me demandai sérieusement pourquoi je devais toujours partir du pied droit et jamais du pied gauche, lorsque j'étais sous les armes en qualité de garde civique. Dès mon retour à Leipzig, je prierai mon aimable sergent-major de m'aider à résoudre cet important problème.

Mon guide vint m'arracher aux profondes réflexions que me suggérait la cause mystérieuse de cet usage militaire.

— *Ecco!* me cria-t-il, et il me désignait un homme qui arrivait vers nous, accroché au bras d'un autre individu.

— C'est lui, c'est lui! chantai-je comme la fidèle et naïve Agathe du *Freyschütz*, dans le moment où elle attend son Max

adoré. *C'est lui, c'est lui, faisons flotter l'étendard de l'amour,* ajoutai-je, et je voulais tirer mon foulard de ma poche, pour adresser à l'arrivant un salut de chaleureuse affection, lorsque je remarquai que déjà quelqu'un m'avait devancé et débarrassé charitablement du fardeau de mon mouchoir. Le foulard était perdu, mais Rossini était trouvé ! ! !

Je courus à sa rencontre. Il s'arrêta en témoignant plus d'inquiétude que de surprise, lorsque, arrivé près de lui, j'òtai mon chapeau en lui demandant s'il se souvenait encore de moi ?

— *No, signor!* me répondit-il d'un ton glacial.

— Il y a quinze ans, repris-je, j'avais l'honneur de me trouver à Paris presque tous les jours dans votre société. Vous me combliez alors d'amitiés.

Il réfléchit et secoua la tête.

— A cette époque je fus l'heureux messager chargé d'une dépêche de la signora M... de Munich, qui...

— Ah ! je me rappelle à présent. Vous m'apportâtes...

— La nouvelle de son mariage et...

— Un petit bonnet brodé de sa main, n'est-ce pas?

— C'est cela même, cavaliere.

— Et votre nom?

Je le lui dis.

— Ah! s'écria-t-il, vous m'avez pris pour le héros d'un de vos romans.

Je ne savais si je devais répondre oui ou non.

— Oh! ne niez pas; j'ai fort bien remarqué votre nom.

— Et oserai-je vous demander si vous avez lu le roman?

— Je n'en connais que des extraits que M. Henri Blaze a publiés dans la *Revue des Deux-Mondes;* mais la fille de M. Bosco, à laquelle je donne ici des leçons de musique, m'a beaucoup parlé de vous et de votre livre. Diable! vous avez jeté bien de la poudre aux yeux de vos lecteurs en leur racontant une foule de choses...

— Qui sont plus vraies peut-être que vous ne voulez l'avouer à vous-même...

— Passons là-dessus. Vous êtes ici pour quelque temps?

— Jusqu'à demain matin.

— Vous voulez quitter si vite notre belle Bologne?

—Je n'y suis venu que pour vous voir...

— Malheureusement j'ai accepté une invitation à la campagne et je ne puis tarder à m'y rendre...

— Ne vous gênez pas, cavaliere, lui répliquai-je, et je me disposais à me retirer.

— Un instant, ce n'est pas là ce que je voulais dire, répondit-il en me saisissant par les boutons de mon habit. — Je puis bien causer avec vous une petite demiheure. Venez, venez, continua-t-il en s'attachant à mon bras, et il se dirigea vers son logis.

Pendant notre trajet pour y arriver, trajet de quarante à cinquante pas, les yeux des dames qui passaient lui souriaient à droite et à gauche; mais le feu de ces regards, la douceur de ces sourires le laissèrent tout à fait insensible; il parut ne pas y prêter la moindre attention. Je l'examinai tout en cheminant et trouvai que depuis quinze ans il était plus vieilli que

beaucoup d'autres dans l'espace d'un demi-siècle. Cet homme, naguère si beau et si attrayant, était complétement flétri et méconnaissable; ses cheveux noirs étaient devenus gris; ses dents, autrefois d'une blancheur éblouissante, étaient sales et jaunes; son teint brun avait pris une couleur fauve. Sa toilette aussi me parut négligée. Il portait un vieux chapeau de castor blanc, un ample paletot d'été de serge noire, doublée de soie rouge foncé, un large pantalon de nankin d'une propreté douteuse, et une grosse canne. Sa démarche était lourde et traînante.

Arrivé à la porte de son appartement, il tira de la poche latérale de son paletot un étui en cuir d'une certaine épaisseur, dans lequel il renfermait quatre à cinq clefs très-lourdes, à l'exemple de son docteur Bartolo, que je crus voir vivant devant moi, lorsque Rossini ouvrit sa porte, fermée à double tour.

D'une antichambre obscure je passai dans un salon assez élégant. Au milieu de ce salon se trouvait un piano; le sofa et les chaises étaient couverts de cahiers de mu-

sique; les murailles étaient garnies de deux gravures entourées de cadres noirs, dont l'une représentait l'ancien impresario Dome nico Barbaja, l'autre le célèbre ténor David. Au-dessus du sofa pendait un grand portrait à l'huile, destiné, selon toute apparence, à rappeler à Rossini que dans sa jeunesse madame Pellicier avait été extrêmement belle. — Dans ses mains, d'une blancheur éblouissante, elle tenait un des morceaux de chant les plus fameux de Rossini, l'air de Tancrède : *Di tanti palpiti.*

Rossini m'engagea à prendre place. Puis il s'assit à côté de moi et me demanda :

— Qu'y a-t-il de nouveau dans votre Allemagne?

— On y colporte depuis des années le bruit que vous avez composé un nouvel opéra — *Jeanne d'Arc* — qui ne doit être représenté qu'après votre mort. Est-ce que cela est vrai?

— Oui, mon ami, la partition entière est depuis trois ans dans mon bureau.

— Et pourquoi voulez-vous priver si longtemps vos admirateurs du plaisir d'entendre votre ouvrage?

— Parce que j'espère que le monde sera plus juste envers un mort qu'envers un vivant. Mon temps est passé, je le sais. Aujourd'hui on adore d'autres idoles, avec lesquelles mon médiocre talent est incapable de lutter. A propos, que fait mon ami, *il celebre signor Meyerbeer?*

— Son *Robert le diable* et ses *Huguenots* plaisent chaque jour davantage, et il n'y a qu'une voix pour proclamer que ces deux opéras sont des chefs-d'œuvre qui feront sa gloire et la nôtre, car Meyerbeer est un Allemand.

Rossini tira sa montre.

— Mais que pensez-vous de son dernier ouvrage, le *Camp de Silésie?* me demanda-t-il ensuite.

— C'est une musique de circonstance qui a obtenu moins de succès; cependant, j'ose l'affirmer, cela tient principalement à la pauvreté du livret.

— Oui, oui, c'est toujours ce que l'on dit. Mais son nouvel opéra : le *Prophète,* le *Prophète!*

— Depuis trois ans il est dans son bureau.

— Croyez-vous cela réellement? Moi, mon ami, je crois que ce *Prophète*, après lequel le Grand-Opéra de Paris soupire, comme le peuple d'Israël après la manne du désert, n'est qu'une chimère comme *l'or* de *Bertram*, c'est-à-dire qu'il n'est pas même commencé.

— D'où vous vient cette opinion?

— Mon célèbre ami Meyerbeer n'a pas l'habitude de se presser; il lui faut dix ou douze ans pour enfanter un opéra.

— Ses *Huguenots* sont l'œuvre de trois années.

— Et moi, insignifiant personnage, j'ai écrit le *Barbier de Séville* en treize jours, dit Rossini en regardant de nouveau sa montre.

— Cette facilité à produire n'est pas donnée à tout le monde.

— Et pourtant elle est le signe caractéristique qui distingue le génie du talent. Le talent réfléchit, tâtonne; le génie n'a pas besoin de chercher. Mais parlons d'autre chose. Quel est le compositeur italien le plus en vogue actuellement dans votre pays?

— Donizetti.

— Donizetti? Et que pensez-vous de cet homme?

— Je le considère comme un talent, qui par suite de la précipitation avec laquelle il travaille, a fini par se fourvoyer.

— Donizetti est un écrivassier, un barbouilleur; sur cent mélodies détestables il en rencontre de temps à autre une bonne et belle... voilà tout! Et Bellini? ajouta Rossini.

— Chose étrange, il est bien plus oublié en Italie qu'en Allemagne. Chez nous sa *Norma*, son *Romeo* et sa *Somnambule* ont toujours de fidèles amis et de chauds partisans; mais en Italie on traite sa musique de *rococo*, de sorte que personne ne veut plus l'entendre.

— *Il povero Bellini!* Et cependant, mon ami, ce Bellini avait plus de musique dans le petit doigt de sa main, que Donizetti et la cohorte entière de ses sucesseurs dans tout leur corps. Mais le monde est ainsi fait! Il oublie le génie timide et encense la médiocrité audacieuse. Et parmi les nouveaux compositeurs, quel est, à

votre avis, celui que l'on aime à présent le plus en Italie?

— Verdi!

— Deviné, *amico,* dit le maestro en retenant avec peine un sourire ironique. Comment trouvez-vous ses opéras?

— Je ne connais pas celui qui passe pour le meilleur — *Nabuco.* Son *Ernani,* que j'ai entendu récemment à Como, et ses *due Foscari,* que j'ai vus à la Scala de Milan ne m'ont — à franchement parler — satisfait qu'en partie... ses opéras renferment plus de réminiscences que de motifs nouveaux.

— Et néanmoins les journaux, les feuilles milanaises surtout, les portent aux nues. Les Napolitains sont à la vérité moins galants que les Lombards, qui regardent comme un honneur d'être les compatriotes du *celebre maestro* Verdi. Au théâtre San Carlo à Naples son dernier ouvrage — *Alzira* — a fait le *fiasco* le plus complet; à Milan, je le sais d'avance, il fera *fureur* au contraire.

— Lequel de ces deux jugements vous paraît le plus juste, signor cavaliere?

répandu en Italie, demandai-je à Rossini.

— Pour être sincère, je dois vous avouer que j'accorde plus de valeur au jugement de Naples qu'à celui de Milan. Les Napolitains ont entendu de la meilleure musique que ces braves Milanais et ils possèdent un goût bien plus pur. Naples a produit Cimarosa, Païsiello, Zingarelli, Vaccaï ; quels sont les maîtres que la Lombardie peut mettre dans la balance à côté de ceux-là? Donizetti et Verdi! Verdi et Donizetti! Et voilà tout!

— Et Mercadante?

— Mon ami Mercadante est un aveugle gallinacé qui n'a trouvé qu'un seul bon grain, le *Giuramento;* à part cela, tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour est sans valeur aucune. Mais revenons-en à M. Meyerbeer. Croyez-vous qu'il puisse avoir longtemps encore la prétention de remplacer Spontini?

— Non-seulement je le crois, mais j'en suis convaincu...

— Et cependant les journaux disent parfois que bien des gens désirent le retour du vieux auteur de la *Vestale* blanchi sous les lâuriers.

— Il est vrai que Spontini compte encore à Berlin autant d'amis chaleureux, que d'adversaires passionnés; mais il est tout aussi vrai que Meyerbeer n'a peut-être pas dix ennemis dans Berlin.

— En vérité? demanda Rossini avec un froid sourire, et il tira sa montre pour la troisième fois. Comme les journaux se plaisent à mentir! Je n'en lis aucun, je l'avoue, mais j'entends dire par-ci par-là que Meyerbeer aussi a de rudes adversaires.

— Autrefois son talent avait à lutter contre l'envie; maintenant il est sorti victorieux du combat, et la gloire de Meyerbeer est aussi solide en France et en Allemagne que la vôtre en Italie.

Dans ce moment on frappa à la porte. Rossini cria :

— Entrez!

Alors parut un commissionnaire qui apportait au maestro un petit paquet de journaux fraîchement arrivés. Le cavaliere, sans se déconcerter le moins du monde, les jeta sur le piano en disant : Pour mon ami et voisin Gabussi.

— Quel est le journal français le plus

— Le *Journal des Débats;* mais mon ami Gabussi reçoit la *Presse,* parce qu'elle coûte la moitié moins.

— Et avec ce journal...

— Il reçoit encore une petite feuille hebdomadaire très-mordante, qui se publie ici, à Bologne. C'est un journal rédigé avec infiniment d'esprit par Gaetano Fiori et intitulé : *Teatri, Letteratura è Arti.* Le numéro de ce jour — il paraît chaque semedi — doit renfermer, d'après ce que m'a raconté un de mes amis, un article fort spirituel sur Meyerbeer et Donizetti. Tout le monde vante cet article... vous ne devez pas négliger de le lire.

— Je n'y manquerai pas. Mais je ne veux pas vous retenir davantage... Vous êtes invité, ainsi que vous me l'avez dit... votre voiture attend depuis une heure... permettez que je me retire...

— Je vais avec vous, fit Rossini. Puis il ferma sa porte à double tour, plongea l'étui qui renfermait son trousseau de clefs dans l'énorme poche de son paletot, se cramponna de nouveau à mon bras et me conduisit en bas de l'escalier.

Arrivé devant la porte de la maison, il s'arrêta.

— Quand partez-vous?

— Demain matin à six heures.

— En ce cas, je le regrette bien, mais je ne pourrai plus vous voir ; il faut donc que je vous dise adieu. *Buon viaggio,* ajouta-t-il avec le sourire le plus aimable, et il me serra cordialement la main.

Je l'accompagnai jusqu'à la voiture et l'aidai à y monter.

— Irez-vous bientôt à Berlin? me demanda-t-il.

— Je compte y être au carnaval prochain.

— Alors n'oubliez pas de saluer de ma part mon cher ami Meyerbeer. *Felicissimo viaggio!* poursuivit-il en me tendant encore une fois la main. Villa Marescalchi! cria-t-il ensuite à son cocher-cuisinier.

La voiture partit avec la rapidité de l'éclair. Je la suivis longtemps des yeux, désolé d'avoir trouvé Rossini si changé tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. En 1830, c'était un aimable Almaviva — en 1845, un vieux

et tenace Bartolo! *Sic transit gloria mundi!*

Immédiatement après je me rendis au café Napoletano, afin d'y lire le dernier numéro de la feuille hebdomadaire tant louée par Rossini. Le premier article contenait une satire passablement grossière, qui lançait du venin sur la gloire de Meyerbeer, et qui déchirait en même temps Donizetti et M. Vatel, directeur de l'Opéra-Italien à Paris. Ce qui m'étonna le plus dans cet article, ce fut le passage où l'on disait que le *Prophète* de Meyerbeer ne paraissait être qu'une chimère comme *l'or de Bertram*. Dieu me pardonne, c'étaient les propres paroles de Rossini!

Vers le soir je visitai le *Campo Santo,* l'un des cimetières les plus grandioses de l'Italie entière. Parmi les innombrables mausolées qu'il renferme, je trouvai le tombeau de la chanteuse Teresa Giorgio, autrefois idolâtrée en France — sous le règne de Louis XV — et non loin de là celui du fameux maître de ballet, Salvatore Vigano. Dans une rotonde, où sont exposés les bustes de toutes les notabilités dé-

funtes de Bologne, on distingue la statue du Père Matteï, le professeur de Rossini.

Lorsque le jour baissa, je retournai en ville. A l'hôtel je fis la connaissance d'un Français établi à Bologne. Comme je lui parlais de ma visite à Rossini, il m'apprit que l'article inséré dans la feuille hebdomadaire venait probablement du maestro lui-même, attendu que personne n'ignorait que Rossini était l'un des rédacteurs les plus actifs de ce journal, qui lui devait la majeure partie des idées sarcastiques dont il fourmillait.

— Mais, demandai-je au Français, ne sait-on pas pourquoi Rossini passe sa vie dans la triste et ennuyeuse Bologne?

— Toute la ville est garnie d'arcades... peut-être préfère-t-il le séjour de Bologne à tout autre par la seule raison qu'ici... il épargne un parapluie.

XXIII

A peine de retour en Allemagne, je reçus la nouvelle que la signora Angélique

Colbrand, l'épouse séparée de notre maestro, était allée prendre son quartier d'hiver dans l'autre monde, trois semaines après mon départ de Bologne. Elle mourut le 7 octobre 1845. Les journaux racontèrent que Rossini n'avait pas quitté un seul instant son lit de douleur et qu'il lui avait lui-même fermé les yeux. — Nous permettons à nos lecteurs d'en être profondément touchés.

XXIV

Au bout de trois mois Joachim Rossini se maria avec madame Olympe Pellicier.

Nous terminerons ce court épilogue par quelques vers tirés d'une ode remarquable que le poëte Méry a adressée à Rossini :

Que de fois on a dit : Expliquons ce mystère :
Pourquoi s'obstine-t-il dans Bologne à se taire,
Le poëte divin, qui descendit un jour
De son palais d'azur, élevé sur les nues,
Pour nous chanter à tous les choses inconnue
De l'harmonie et de l'amour ?

L'énigme nous paraît résolue à présent.

POSTFACE DU TRADUCTEUR.

Tout le monde sait que, depuis l'été de 1855, Rossini est revenu à Paris, où il est fixé définitivement. Puisse l'illustre maestro, pour se venger des injustices dont il se plaint, exhumer bientôt de ses cartons sa — *Jeanne d'Arc* — et nous permettre de l'applaudir de son vivant !

Mars 1858.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

FIN DE LA TABLE.

